

JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe , & principalement de la Suisse.

DÉDIE AU ROI.

. . . . *Profit nostris in montibus ortum!*
Enéide, liv. IX.

M A R S 1781.



A NEUCHÂTEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

...and the fact that the *Journal* is a journal of the American Psychological Association, which is a professional organization of psychologists, is a factor in the decision to publish the article.



JOURNAL DE NEUCHÂTEL.



*Sermons de M. ROMILLY, (a) pasteur à Genève, 2 vol.
in-8°. A Genève, chez Barthélemi Girol, libraire.*

UN des genres de littérature, à l'égard duquel on est le plus injuste aujourd'hui, ce sont les sermons. On relegue les sermonnaires avec les livres de dévotion; bien peu d'entr'eux ont échappé à cette proscription: d'entre nos prédicateurs protestans, le seul Saurin a trouvé grace. (b) Si l'on pensait combien il faut, aujourd'hui sur-tout, de talens, d'esprit, de philosophie, pour faire de bons sermons, on serait peut-être plus équitable.

Ce qui ferme aux sermons l'entrée des biblio-

(a) M. Romilly est auteur des articles *Tolérance & Vertu*, du Dictionnaire Encyclopédique.

(b) Je ne suis pas à cet égard de l'avis général; & comme l'empire des lettres se gouverne assez démocratiquement, j'ose le dire, Saurin est souvent pédant, presque toujours déclamateur, & très-rarement éloquent. Et lors même que je me tromperais en cela, il n'en resterait pas moins vrai de dire que c'est un fort dangereux modèle.

A ij

theques, c'est qu'ils traitent de la religion ; c'est le titre funeste de *sermons*. Aussi M. Formey, qui l'a bien senti, a-t-il cru pouvoir y introduire les siens en les déguisant un peu : mais

Un petit bout d'oreille, échappé par malheur !...

On s'est aperçu de la supercherie, & le *Philosophe chrétien* a subi, comme les autres, la peine de bannissement.

Des sermons ne sont donc pas une offrande à suspendre au temple de la renommée, puisqu'il n'y a plus guere que les gens religieux qui les lisent.

Serait-il permis d'interjeter appel de cette rigoureuse sentence, & de plaider devant les littérateurs modernes la cause des sermons ?

D'abord, quelque chrétiens qu'ils soient, ils peuvent être éloquens ; & l'éloquence, indépendamment de la vérité des objets sur lesquels elle s'exerce, est toujours un mérite.

Ensuite, pour le fond des choses, vous trouverez souvent dans nos prédicateurs des morceaux de morale aussi bien faits que dans Cicéron, Sénèque, ou Jean-Jacque Rousseau. Et comme le dégoût des gens d'esprit pour les matieres *de foi* (dont au reste on n'ose plus parler, même en chaire,) ne s'étend pas jusques sur la morale, cela devrait les réconcilier avec ce genre. ... Oti, je pourrais être incrédule, & lire de bons sermons avec un plaisir extrême.

Ce qui m'a inspiré ces réflexions, c'est le mérite distingué des sermons de M. Romilly : il serait fâcheux qu'ils ne lui fissent pas un nom.

Ce n'est pas qu'une critique sévère n'y trouvât beaucoup à reprendre : ce n'est pas qu'un lecteur sans oreille & sans imagination, qui voudra les juger en géometre, doive en être fort satisfait... mais ils sont certainement éloquens.

N'y cherchez pas des idées neuves sur les sujets qu'il traite, ni une manière nouvelle de les présenter : il n'approfondit pas plus qu'un autre ; il ne raisonne pas d'une manière plus pressante qu'un autre ; ses plans ne sont pas plus philosophiques que ceux d'un autre... mais il est éloquent... Qu'est-ce à dire ?... C'est - à - dire, que les mêmes choses qu'un autre vous dirait, il a l'art de vous les exprimer si bien, si noblement, si facilement, si harmonieusement, qu'elles vous plaisent :

Tantum de medio sumptis accedit honoris !

« Tant il fait donner de relief aux choses les plus communes. » Et voilà, si je ne me trompe, précisément en quoi consiste l'éloquence.

Et comment M. Romilly est-il parvenu à l'éloquence ? La nature lui avait donné de l'esprit, de l'imagination, & ce desir de se distinguer, qui est, pour ainsi dire, comme un vent favorable, qui enflé toutes les voiles, & sans lequel le vaisseau le mieux construit ne peut sortir du port.

Il avait immanfément lu ; il n'y avait aucune des branches de la littérature ou de la philosophie , dont il n'eût cueilli quelques fleurs ou quelques fruits. Sans avoir rien approfondi , il avait une teinture de tout ; il avait , en un mot , cette universalité superficielle que Cicéron exige avec bien de la raison de son orateur.

Dans toutes les excursions , il ne perdait jamais de vue son but principal : toutes ses études se rapportaient toujours en dernière analyse au genre qu'il cultivait. En lisant Buffon , Rousseau , Virgile , il pensait aux moyens de les mettre à contribution. Aussi son style se ressent-il de la variété de ses connaissances ; il est enrichi des dépouilles précieuses des orateurs , des philosophes & des poètes.

... Incedit spoliis onustus opimis.

On pourra lui reprocher d'avoir quelquefois copié tout , au long , non-seulement des phrases ; mais des pages entières , de Bossuet , de Fénelon , de Rousseau : mais il faudra convenir que ces lambeaux ne contrastent point avec le style du reste du discours ; & ce n'est pas un petit mérite.

Comme ces sermons peuvent en général servir de modèle , je me fais une espèce de devoir d'en indiquer ici brièvement les défauts.

M. Romilly manque souvent à cette popularité qui est essentielle à toute vraie éloquence , & sur-

tout à l'éloquence sacrée : il semble qu'il veuille faire parade de ce qu'il fait. Il vous contera tout au long des traits d'histoire , auxquels il devrait tout au plus se permettre une allusion ; il vous nommera les auteurs , les philosophes , les grands hommes de l'antiquité , il n'y a pas jusqu'au *Spartiate Brasidas* , qu'il ne vienne vous citer. « Que Descartes , se permet-il de dire , m'élève à cette puissance qui conserve à ses tourbillons leur mouvement une fois imprimé ! Que Newton me montre la main qui lance & retient les planetes sur la tangente de leurs orbites... » *Sur la tangente de leurs orbites !* .. Successeurs des apôtres ! est-ce ainsi que vous les imitez ? Quoi ! Cicéron plaidant devant le peuple Romain aurait craint d'employer un mot savant , de nommer Platon , Thucydide , ou Thémistocle ; & vous nous étalez votre science en chaire ! dans des discours qui s'adressent aux ignorans & à ceux qui n'ont jamais rien lu , qui savent que le soleil se leve & se couche , sans même s'embarrasser de ce qu'il devient pendant la nuit , qui le croient grand de deux pieds tout au plus & éloigné de quelques toises du sommet des monts ! Voilà à qui vous prétendez parler de *tourbillons* , de *tangente* & d'*orbite* !

Di, meliora piis !

Efforcez-vous plutôt , selon le sage précepte de Quintilien , d'être si clair qu'on ne puisse pas même ne pas vous comprendre. C'est le mérite de tout

A iv

orateur ; c'est sur-tout la tâche & le devoir de l'orateur chrétien.

Et ne vous imaginez pas qu'il faille peu de talens pour s'en acquitter. Voyez combien Lucain est plus obscur que Virgile : ce n'est pas seulement du style, de la latinité, que vient cette différence ; elle vient sur-tout de ce que Virgile a presque toujours préféré la pensée, la tournure, l'image, l'expression la plus naturelle ; & Lucain la plus recherchée. . . Que de Lucains aujourd'hui dans tous les genres ! Si jamais le français devient une langue morte, combien ne fera-t-il pas plus aisé de comprendre une tragédie de Racine, un sermon de Massillon, une oraison funèbre de Bossuet, que deux pages d'un de nos orateurs ou de nos poètes ! . . Mais nous voilà bien loin de M. Romilly, qui s'exprime pour l'ordinaire d'une façon claire & facile, & à qui je ne voulais reprocher que de ne pas toujours assez cacher sa science. Selon moi, un prédicateur doit parler comme s'il n'y avait de livre que la Bible, d'histoire que l'histoire sainte, & d'auteurs que les écrivains sacrés. Toute autre étude est de trop. Comme les apôtres, je veux qu'il ne se propose de savoir autre chose que Jésus-Christ, & Jésus-Christ crucifié. . . Sinon, qu'il fasse plutôt des discours académiques.

M. Romilly a une belle imagination ; mais il en abuse quelquefois : il poursuit trop long-tems une image, si j'ose m'exprimer ainsi ; & alors elle cesse

d'être agréable , parce qu'elle cesse d'être naturelle. C'est ainsi qu'il vous dira que David "*broyait* dans le silence des nuits *les couleurs* avec lesquelles il nous dépeint avec tant de force la grandeur de Dieu dans la nature : » que le laboureur , par le travail duquel la terre se couvre de biens si variés , « ne fait point où la nature *tient ses palettes & son pinceau.* » C'est ainsi qu'en faisant avec trop de détails & trop peu de chaleur le terrible tableau de la dernière ruine du monde , il s'amuse à représenter au milieu de ce bouleversement « les hommes de tous les siècles *surpris de se rencontrer ;* » & finit par ce misérable jeu de mots sur ceux qui vivront : « ils passeront , pour ainsi dire , par une révolution soudaine, *de la vie à la mort & de la mort à la vie.* »

L'imagination est un des plus dangereux avantages que puisse posséder un orateur. Si d'un côté une image bien placée dit plus & mieux qu'une page de raisonnement , d'un autre côté rien n'est si choquant qu'une image qui manque de justesse ou de goût. L'orateur chrétien ne saurait être trop sévère à cet égard. Toute image qui n'est point à la fois naturelle & pleine de grandeur , n'est pas digne de lui. Chargé des intérêts les plus essentiels , on n'aime pas à lui voir une parure recherchée.

Au reste , est-ce bien *l'imagination* qu'il faut accuser de ces écarts ? Je ne l'ai jamais pensé. C'est au contraire parce qu'on *n'imagine pas* , parce qu'on ne

se représente pas l'objet, qu'on le peint mal. M. Romilly ne s'est assurément pas représenté *David broyant des couleurs*, ni *la nature tenant ses palettes & son pinceau*. Ce sont des expressions qu'il a employées sans en avoir fait l'épreuve, sans s'être représenté distinctement l'image désagréable qu'elles formoient.

De là, selon moi, toutes les fausses images. On n'en ferait jamais, si l'imagination était assez vive; elle peche par défaut, & non pas par excès. Si ce miroir réfléchit mal les objets, c'est toujours parce qu'ils s'y peignent mal.

J'ai entendu un orateur qui disait : *je vais entrer dans le nœud de la difficulté*. C'était une image ridicule : pourquoi ? parce qu'il ne s'apercevait pas que sa phrase fût image.

Je ne fais si je me fais comprendre; mais je sens bien que j'ai raison, & je crois ma remarque importante.

Observons en passant, combien sont quelquefois imperceptibles ici, comme par-tout ailleurs, les nuances délicates qui séparent le bon goût d'avec le mauvais. Quand M. Romilly nous dit que l'ame ne saurait s'occuper long-tems des objets terrestres sans contracter, pour ainsi dire, quelque chose de leur *rouille*, cette expression n'est, si je ne me trompe, qu'originale & énergique. Quand il ajoute que par la pratique de la prière, qui lui présente de plus dignes objets, l'ame *se dérouille* en quelque sorte, il semble

que ce ne soit que la continuation de la même image ; & cela est pourtant désagréable & forcé. Un autre expliquera pourquoi : je m'en tiens à observer combien la limite est aisée à franchir.

Souvent c'est la recherche d'une expression neuve qui conduit à une fausse image. On a dit mille fois , par exemple , « des rayons de lumière dispersés çà & là dans les ténèbres. » M. Romilly a cherché un autre mot , & il a trouvé « çà & là des rayons *égrenés* dans de *vastes* ténèbres. » Encore ici je répéterai ma question : est-ce son imagination qui a produit le mot *égrenés* ? s'est-il représenté *des rayons qu'on égrenoit* ?

Je ne ferai pas un reproche à M. Romilly de s'être répété , d'avoir employé dans différens sermons les mêmes phrases & les mêmes tableaux. Ce n'est un désagrément que pour ceux qui lisent ses sermons de suite : ce n'est donc pas même un défaut , puisque ce n'en était pas un pour ses auditeurs. Un vrai défaut , bien plus désagréable que ce double emploi de la même idée , un défaut dont notre orateur a su se préserver presque entièrement , c'est le retour de certaines phrases parasites , de certaines transitions auxquelles on s'accoutume , & qui reviennent aussi régulièrement que l'*Ave-Maria* des prédicateurs catholiques à la fin de l'exorde. On n'échappe guère à ce défaut ; & Cicéron , tout comme un autre , avoit ses *esse videatur*.

Ceux de M. Romilly sont d'un autre genre. Ce

sont des *Et puis*, des *encore une fois*, des *après tout*, des *que vous dirai-je* ? qu'il semble employer tout exprès pour se rendre plus populaire, ou pour donner de tems en tems à son style je ne fais quel air de négligence & d'aisance.

Je ne le dissimulerai point, cette affectation de popularité ne saurait me plaire. L'orateur chrétien doit sans doute être populaire, mais populaire avec dignité. Il ne faut pas confondre la popularité avec la familiarité. Ce n'est pas en parsemant le discours d'expressions tirées du langage du peuple, qu'on est populaire; c'est au contraire parce qu'on n'a pas été populaire dans toute la teneur du discours, qu'on sent le besoin d'avoir recours à cette petite ruse pour le paraître.

Au reste, les connaisseurs sentiront bien qu'en croyant ainsi varier son ton, on ne fait au fond qu'une dissonance. Quel effet produit après un morceau d'éloquence poétique, cette reprise brusque : *Et après tout. . ?* Quelle chute ! Je ne puis concevoir par quelle dépravation de goût on a imaginé que cela fût beau. C'est vouloir associer à l'éloquence de Bossuet celle du célèbre duc de Beaufort, qu'on avait surnommé *le roi des Halles*.

Quoique je relève ainsi tous les défauts de M. Romilly, je n'en suis pas moins son admirateur. Un journaliste en pareil cas est assez semblable à l'astronome qui s'applaudit d'avoir pu faire un dénombrement exact

des taches éparfées fur le disque éblouiffant du foleil ; il fe fait un mérite d'avoir apperçu ce qui auroit échappé à la vue fimple , & nous d'avoir obfervé les fautes légères que ne faurait découvrir le vulgaire des leéteurs.

Un des défagrémens de notre métier , c'eft que nos obfervations font fousvent fufpectes de malignité. Une critique détaillée , approfondie , ne plait guere qu'aux littérateurs exaéts , qui font en fort petit nombre : les autres fe fâchent quand on leur dit que le foleil a des taches ; & que leur importe , pourvu qu'il les éclaire & les réchauffe ? Ils s'imaginent que l'aftronomie en veut au foleil , & n'en parle que par envie ; que fes triftes yeux font offenfés de fon éclat. . . . Je fuis bien aife de réclamer une fois contre cette injufte du public. Eh ! qui peut tout admirer dans un ouvrage , finon un flatteur , un imbécille . . . ou l'auteur ?

Ce ne font donc que de légers défauts que j'ai prétendu reprendre , & je déclare qu'ils font cent fois plus que compensés par des beautés de toute efpecce. Quand j'ai dit que M. Romilly était éloquent , j'ai cru tout dire.

Expliquons-nous cependant encore. Il y a deux genres d'éloquence : l'éloquence impétueufe de Boffuet ne refemble guere à l'éloquence douce , paifible , infinuante des Cicéron , des d'Agueffeau & des Maffillon , qui vous entraîne avec moins de violence & d'un mouvement plus uniforme. La première eft plus

rare peut-être ; il n'y a qu'un Démosthène & un Bossuet. La seconde par-là même est plus propre à servir de modèle ; (*a*) & c'est cette dernière qui est le genre de M. Romilly.

Son premier mérite est celui de savoir étendre , ou , comme parlaient les anciens rhéteurs , *amplifier* une idée. Ce talent est rare aujourd'hui , où l'on croit qu'il faut tout dire en deux mots : on ne connaît presque plus ce développement insensible , orné , majestueux , dans lequel les orateurs Grecs & Romains faisaient avec bien de la raison consister le grand secret de leur art , & qui laisse , pour ainsi dire , à la pensée le tems de se déposer lentement dans l'ame de l'auditeur.

Un second mérite de M. Romilly , (& il le possède dans un degré supérieur ; aucun de nos orateurs les plus vantés n'est à cet égard au-dessus de lui) c'est l'harmonie. Fût-il plus faible de pensées , eût-il plus de défauts qu'un autre , le charme indéfinissable de cette harmonie ferait tout oublier , il couvrirait une multitude d'imperfections.

Il m'est arrivé , en lisant ces sermons , ce qui m'arrive

(*a*) Observez que dans son article *Eloquence* du Dictionnaire Encyclopédique , M. de Voltaire n'a parlé que du premier de ces deux genres ; & c'était précisément sur le second qu'il fallait s'étendre , pour être utile. J'avoue qu'il était prodigieusement difficile de bien faire cet important article : il était bien plus court de dire deux mots , de citer quelques traits , & de finir sans entamer la matière.

assez souvent en lisant Racine , de lire avec plaisir des pages entières , & de m'appercevoir ensuite que je n'en avais pas saisi une seule idée : je n'avais fait qu'entendre une suite de sons harmonieux ; il fallait recommencer.

Que serait-ce donc , si vous l'aviez entendu ? comme disait Eschine de Démosthène. Sa voix sonore & flexible , ses mouvemens nobles , aisés , gracieux , pretaient un nouveau charme à tout ce qu'il disait. Partout ailleurs son air ne promettait rien ; en chaire il paraissait beau.

Mais disons tout. Je ne sais si ce fond d'harmonie & du style & de la voix laisse assez ressortir l'expression du sentiment. Ces paroles mesurées & cadencées flattent l'oreille , charment les sens ; mais je ne sais quelle apparence de déclamation empêche qu'elles ne pénètrent bien avant. Pourquoi Racine paraît-il moins sublime que Corneille ? N'est-ce point en partie parce qu'il est trop harmonieux ? Le *moi* de Médée , le *qu'il mourut* du vieux Horace , le *je suis chrétien* de Polyeuète , sont sans harmonie ; mais quand Joad dit :

Je crains Dieu , cher Abner , & n'ai point d'autre crainte ;
quand Mithridate mourant dit :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains ;

ces vers qui expriment si bien des sentimens tout aussi sublimes , sont peut-être moins d'effet , parce qu'ils

ne se détachent pas assez du reste, s'il est permis de parler ainsi. . . Ce n'est pas sans défiance que je hasarde cette conjecture, & je l'abandonne entièrement au jugement de mes lecteurs.

Louons encore M. Romilly du soin avec lequel il ramène sans cesse ses auditeurs à eux-mêmes, entre avec art & dignité dans les détails les plus propres à instruire, fait interroger les consciences, & présenter avec ménagement la vérité. Il me rappelle ces deux vers de Lafontaine sur l'homme qui veut fuir son image que lui réfléchit un clair ruisseau :

Mais quoi ! le canal est si beau

Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

C'est alors que l'esprit est nécessaire pour relever la simplicité des détails ; il n'est pas déplacé, quand on essaie de faire l'analyse difficile du cœur humain : on ne saurait être exact sans être fin, subtil, délicat. Bornons-nous à un exemple. « Vous ne venez ici que par bienfaisance, par usage, par une sorte de composition avec Dieu, à qui il faut bien donner quelques momens ; . . . vous y venez, pour ainsi dire, acheter par une heure de condescendance le droit de l'oublier par-tout ailleurs. » Cela ne saurait guère être plus ingénieux : mais s'il l'était moins, serait-il aussi vrai ?

Après cette longue dissertation, il est bien juste que, pour désennuyer le lecteur, je cite quelques morceaux de Romilly.

Voulez-vous du sublime ? Ecoutez comment il
vous

vous parle de ce globe considéré dans son rapport à l'immensité des cieux. « La terre que nous habitons, ce théâtre de tant de guerres, de passions, de vicissitudes ; ce théâtre, si vaste à nos *imbécilles* regards, n'est, en comparaison de l'univers, qu'un point, un atome, un néant, *que Dieu n'aperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connaissances.* » Remarquez combien ce mot *imbécilles* convient mieux ici que celui de *faibles*. Notez l'harmonie de cette phrase, *n'est qu'un point, un atome, un néant* : s'il y avait simplement *n'est qu'un point*, le sens serait le même ; & pourtant quelle différence !

Voyez encore comment il peint le désespoir du mondain mourant, jetant en arrière un coup d'œil d'effroi sur une vie perdue dans l'oubli de ses devoirs, & s'écriant : « Hélas ! ne m'abandonne pas dans cette affreuse solitude ; écoute les gémissemens de mon cœur ; laisse-toi fléchir à mes larmes : mon Dieu ! mon Dieu ! . . . *Puis il expire.* » Connaissez-vous un mot plus sublime & plus saisissant que celui-là ?

Voulez-vous un morceau plus étendu ? « Voyez saint Paul, dès que ses yeux sont ouverts, dès qu'il a connu l'évangile : dès lors saint Paul n'est plus le même ; c'est un autre homme ; c'est un homme nouveau, qui ne pense plus qu'à l'évangile, qui ne voit plus, qui ne respire plus que l'évangile, qui ne parle plus que de l'évangile, qui n'entend plus lui-même que la voix de cet évangile, qui voudrait que toute la

Mars 1781.

B

terre n'entendit que cette voix comme lui, qui voudrait communiquer ses transports à tout l'univers. Préjugés de la chair & du sang, respect humain, crainte de la mort, rien ne peut désormais l'arrêter dans sa course; il marche avec sérénité dans une carrière semée d'opprobres & de tourmens. Eh ! qu'aurait-il à redouter ? Il méprise tous les objets du monde, ce monde même, sa haine comme sa faveur, sa joie comme sa tristesse, sa bassesse comme sa pompe : *il est supérieur à tout ; il est immortel !* Que l'univers s'arme contre lui, que l'enfer ouvre ses abîmes, que l'angoisse l'assiège de toutes parts ; toujours est-il inébranlable : *il méprise toujours la mort , parce qu'il fait qu'il ne peut mourir.* Supérieur à tous ses ennemis, il n'oppose à leurs attentats que les armes de l'évangile ; aux afflictions dont ils l'accablent, que les promesses de l'évangile ; à l'enfer & au tems, que les cieux & l'éternité. » Où trouvera-t-on une tirade dans laquelle il y ait plus de mouvement, de chaleur & d'éloquence ?

Lisez encore le morceau suivant sur l'élévation que la prière donne à l'ame. « Ne sentez-vous pas que vous êtes à votre place quand vous êtes abattus aux pieds de votre Maître ; quand vous portez vos méditations sur le premier de tous les êtres, sur l'Être par excellence ? Tout alors, tout ce qui n'est pas Dieu, ne vous semble-t-il pas petit & méprisable ? Absorbés dans cet océan de gloire, toutes les choses visibles

ne s'offrent-elles pas à vous sous un aspect bien différent ? Ne vous semblent-elles pas décroître, se perdre dans l'immenfité , & s'évanouir à vos yeux comme une vapeur , une ombre , un fantôme sans réalité ? Que pensez-vous alors de l'orgueil & de la puissance de ces hommes , dirai-je ? ou de ces insectes qui rampent sur la terre ? Quand vous êtes devant ce Dieu , pour qui tous les monarques & tous les peuples ne sont que *comme une goutte d'eau qui distille d'un seau (a) , ou comme la menue poussière qui s'attache au bassin (b) d'une balance* ; devant ce Dieu , pour qui l'univers entier est comme s'il n'était pas : que pensez-vous de toutes nos connaissances , de toute la sagesse humaine , comparée à la sagesse de ce Dieu qui d'un coup-d'œil embrasse le présent , le passé & l'avenir , qui connaît & choisit toujours les meilleurs moyens , dont l'intelligence n'a point de bornes , & pour qui toutes les idées ne sont qu'une seule idée , comme tous les cieux un seul point , & tous les tems un seul moment ? Que vous paraît cette vie mortelle , comparée à la durée de cet Être qui , *d'éternité en éternité est le Dieu fort* ; qui voit d'un front inaltérable le torrent des siècles couler à ses pieds , &

(a) A cette expression d'Esaië j'aurais préféré la comparaison qu'emploie , je crois , le fils de Sirach : *Comme une goutte légère de la rosée du matin*.

(b) Je ne fais quel commentateur traduit *balancier* ; ce qui rend l'image plus forte.

aux yeux duquel *un jour est comme mille ans, & mille ans comme un jour* ? Que jugez-vous enfin de toute la magnificence , de toute la pompe de cette terre, comparée à l'excellence de ce Dieu qui renferme en lui tout ce qu'il y a de perfection & de gloire ? » Il y a moins de chaleur dans cette tirade que dans la précédente. Mais combien de noblesse dans les pensées , dans les images ! Quel heureux choix d'expressions ! quelle majestueuse harmonie dans le style !

Voulez-vous un morceau dans le genre affectueux ? Lisez celui-ci , qui termine le sermon sur la Providence. . . « Et vous enfin , qui par votre état ne connaissez guere que les peines & les amertumes de cette vie ; qui , portant le plus grand fardeau de la société , ne trouvez jamais que le travail après le travail : heureux encore , si par vos sueurs vous pouvez soutenir une pénible existence , & suffire à ceux qui s'attendent à vous ! Pauvres & petits , qui formez la classe la plus nombreuse de ce troupeau , quel dogme consolant pour vous que celui de la Providence ! quel dogme plus propre à ranimer votre courage & votre confiance , à réprimer vos murmures , à vous préserver de la tentation du désespoir ? . . . Oui ! *les yeux du Seigneur sont sur vous ; ses oreilles sont attentives à vos prières. Attendez-vous à lui ; car il aura soin de vous.* Il bénira vos travaux ; il amenera à bien vos justes entreprises ; il vous conservera cette santé dont

vous avez besoin à tant d'égards ; ou , s'il vous expose à quelqu'épreuve , il saura vous donner avec elle une heureuse issue : car vous êtes , encore une fois , l'objet le plus cher des tendres soins de sa providence. Que cette idée consolante soit pour vous une ancre dans la tempête : quelles que soient vos traverses , ne vous consume point en regrets , en inquiétudes ; comme si vous vous défiez de la bonté de votre Dieu ; *il est le même aujourd'hui qu'hier* ; il sera le même éternellement pour vous ; il est , & sera toujours , votre pere , votre protecteur & votre ami ; il n'a sur vous que des desseins de tendresse & de miséricorde. *Déchargez-vous donc sur lui de toutes vos inquiétudes* ; reposez-vous dans son sein paternel. Qu'importe par quelle route il vous mene ? Avec un si bon guide , n'arriverez-vous pas toujours au bonheur ? » Que de simplicité , de douceur & d'onction ! . . . Mais , direz-vous peut-être , cela n'est pas tout-à-fait philosophique. Eh ! c'est bien de votre sèche philosophie qu'il s'agit ici , malheureux censeur ! Il s'agit de parler au cœur des pauvres & des petits. D'ailleurs , la dernière phrase est si philosophique qu'elle doit faire passer tout ce qui la précède.

Enfin , (car il faut bien finir une fois , & je m'aperçois que cet extrait devient d'une longueur démesurée ,

Singula dum capti circumvestimur amore ,)

voulez-vous un exemple de l'effet que produit quel-

B iiij

quelquefois un mot mis à sa place ? Le prédicateur exhorte à la pratique des bonnes œuvres ; il invite ces hommes lassés de tout , ennuyés de l'uniformité , de l'insipidité de la vie , qui se plaignent de la lenteur avec laquelle s'écoulent les heures ; il les invite à essayer aussi de ce moyen de rendre leur existence plus intéressante : « Nous éprouvons si souvent , leur dit-il , un mal-aise , un vuide indéfinissable dans notre cœur ! le poids de la vie nous paraît quelquefois si *lourd* ! . . . »

Et de tels sermons resteraient confondus dans la foule des sermonnaires ! Le nom de leur auteur , célèbre seulement dans sa patrie , ne lui survivrait que de quelques années ! Il ne passerait pas à la postérité avec celui de ses illustres compatriotes , les Bonnet , les de Saussure & les de Luc ! On se souvient de Démosthène comme d'Aristote.

Dernièrement encore le P. Neuville s'était fait une réputation par des sermons qui n'étaient certainement pas aussi éloquens que ceux de Romilly.

. . . *Si quid mea carmina possent ,*

si j'avais voix dans le sénat littéraire , on rendrait justice à ses talens.

Vous n'en êtes peut-être pas quitte , lecteur ; & je ne vous réponds pas qu'une fois ou l'autre je ne cède à la tentation de vous donner encore une analyse raisonnée de quelqu'un des plus originaux de ces sermons.

C.

*ROUSSEAU JUGE DE JEAN-JAQUES, dialogue,
D'après le manuscrit de M. Rousseau, laissé entre
les mains de M. Brooke Boothey. Londres, 1780.*

J'ANNONCE bien tard, il est vrai, cette singulière production d'une tête exaltée ; mais je ne puis cependant me dispenser d'en parler. Tout ce qui concerne le fameux Rousseau, tout ce qui jette quelque jour sur son caractère, tout ce qui peut servir à le faire mieux connaître, est intéressant & précieux. Je ne connais aucun auteur, dont le *personnel* soit aussi nécessairement l'objet de l'attention du lecteur. Sans cesse il se montre, il revient à soi, il parle de soi : d'autres avant lui ont prêché la même morale ; nul ne l'a annoncée de ce ton pénétré, qui suppose qu'on parle du cœur. . . . Oui, c'est à force de parler de soi que Rousseau fut éloquent : s'il échauffe, s'il entraîne, c'est parce que son ame perce, pour ainsi dire, de toutes parts dans ses écrits ; on ne pense point à ce qu'il dit, sans penser à la manière dont il le dit, à ce que doit être celui qui s'exprime ainsi, sans se former une idée quelconque de lui, sans s'occuper de cette idée. Que la Bruyere & la Rochefoucault aient été tout ce qu'on voudra, peu m'importe ; leurs réflexions n'en seront, ni moins fines, ni moins justes, ni moins utiles pour moi. Mais s'il se trouve

que Jean - Jacques n'ait pas cru un mot de tout ce qu'il me disait avec tant de force , de sentiment & d'enthousiasme ; si l'on me prouve qu'il n'est qu'un déclamateur hypocrite : comment voulez - vous que j'aie encore le courage de le lire ? Ce n'était pas son esprit que j'aimais , ni la force de ses raisonnemens qui me frappait , ni la nouveauté de ses pensées qui me plaisait ; en tout cela , plusieurs de ses contemporains lui ont été supérieurs : le grand charme de cette lecture , c'était une chaleur vraie & naturelle , l'éloquence d'une ame noble & fiere , dont mon ame s'applaudissait , s'enorgueillissait d'entendre si bien le simple , ferme & sublime langage. Or , ce langage n'est-il pas sincere ? le charme est détruit ; & au lieu de la complaisance secrete avec laquelle je me montrais à l'unisson de mon auteur , il ne me reste que le regret , la honte & l'humiliation d'avoir été la dupe d'un beau style & d'un enthousiasme contre-fait. Il est donc fort naturel que les admirateurs des ouvrages de Rousseau soient les défenseurs de son caractère moral ; leur amour - propre y trouve son compte.

Le public impartial , (si pourtant il est encore un public impartial dans une querelle où presque chacun a pris parti) ou du moins la postérité , juge en dernier ressort de nos débats , pourra envisager cet étrange dialogue comme une des pieces les plus instructives & les plus curieuses du procès intenté à la mémoire de Rousseau,

Mais pour le lire d'un bout à l'autre, convenons qu'il faut s'armer de patience. A l'exception de quelques pages, c'est un livre fort ennuyeux : il y a des longueurs, des redites, des détails rebutans, des choses désagréables, des traits de visionnaire : rien n'est moins amusant.

Je ne suis point surpris que les amis de M. Rousseau aient fait leurs efforts pour engager le dépositaire de cet écrit à ne pas le publier : s'il y a, comme on l'assure, parmi les papiers qu'a laissé cet homme célèbre, plusieurs dialogues semblables à celui-ci, il ne sera pas surprenant qu'on les supprime ; je ne saurais même m'étonner beaucoup qu'il y ait des gens qui s'obstinent à ne pas croire cet ouvrage de Rousseau. Je serais fâché cependant de ne l'avoir pas lu.

Quelle prodigieuse différence entre le style d'un auteur qui s'oublie soi-même en s'élevant à la contemplation de la nature & de la vertu, & le style de ce même auteur lorsque, s'abaissant à se plaindre avec amertume de ses maux réels ou imaginaires, il fatigue ses lecteurs de gémissemens, & se met à exprimer sans gêne les tristes & monotones pensées d'un cerveau malade & d'un cœur aigri ! On ne le reconnaît plus. C'est Philoctète qui, après avoir parlé en héros, se jette à terre, pousse des cris, se désespère & succombe à la douleur, tandis qu'un sang noir & corrompu coule de sa plaie.

On le pardonne à Philoctète ; on a peine à le

pardonner à Rousseau : des souffrances corporelles sont bien plus insupportables que des maux d'opinion ; d'ailleurs , le héros Grec n'était qu'un guerrier intrépide , & Rousseau étoit un stoïcien. A quoi sert-il , ce fier stoïcisme , & de quel droit en répète-t-on les préceptes , si une excessive sensibilité tient notre ame dans une continuelle dépendance de tout ce qui nous environne ? Est - ce là cette courageuse philosophie qui promet à ses disciples la liberté ? ... Je ne lui demande pas de guérir une blessure faite par les fleches d'Hercule : mais ne saura-t-elle pas au moins nous mettre à couvert des traits légers de l'opinion ?

C'est ici à mon gré une des inconséquences les plus réelles & les moins excusables de Rousseau : il serait difficile de concilier ses sentimens avec ses principes. Quoi ! cet homme qui m'enseigne à ne tirer mon bonheur que de moi , je le vois navré , désolé : & pourquoi ? que lui est-il arrivé ? On le méprise ; on le calomnie ; des mendiens apostés par les philosophes lui rejettent son aumône :

Quod quis non prandeat , hoc est ?

Eh ! ne fait-il donc pas prendre son parti de tout cela ? Prôneur de Caton , disciple d'Epiétete , est-ce à lui à s'en désespérer ? Qu'a - t-il perdu de ce qui était sien ? Quelle honteuse foiblesse pour un sage !

Mais Rousseau n'était point un sage : c'étoit un homme très-sensible ; & cette même sensibilité exaltée,

avec laquelle il se livrait à l'enthousiasme de la vertu , se tournait quelquefois contre lui-même , aigrissait ses chagrins , & tourmentait sa vie. N'est-ce point là le mot de l'énigme ? n'est-ce point le moyen d'expliquer comment il a été toujours de bonne foi , quoiqu'assez souvent inconséquent ? Nous verrons bientôt que Rousseau lui-même juge à peu près ainsi de Jean-Jaques.

Je ne fais s'il est vrai que M. de Buffon , accoutumé à ranger en naturaliste exact chaque être sous un genre & sous une classe , ait dit que J. J. Rousseau était *un fou du grand genre* ; ce qui , après tout , ne serait peut-être pas si injurieux : car enfin , s'il faut être fou , c'est quelque chose encore que d'être un fou du grand genre : il en est tant du petit !

Quoi qu'il en soit de ce bon mot , on trouverait dans ce dialogue de quoi le justifier : il faut accorder cela aux ennemis de Rousseau. Et cette folie n'est pas une de ces folies du juste , qui contribuent au bonheur ; il s'en faut bien. (a)

(a) S'il est vrai , comme je penche à le croire , qu'en effet Rousseau ait été un *fou du grand genre* , comment l'est-il devenu ? Cette question est intéressante , & sa solution instructive. Il l'est devenu en cherchant trop à exalter sa sensibilité , en s'y livrant avec trop de complaisance. Un instrument se dérange & se gâte , si l'on n'en touche presque jamais que la même corde , si l'on insiste trop sur cette corde , si l'on veut en tirer des sons trop forts : je crois qu'il en est de même de l'ame humaine , & qu'il faut prendre garde de *forcer* quelqu'une de ses facultés. Homère , Vir-

Il s'est mis dans l'esprit qu'il y avait une ligue universelle, formée contre le malheureux Jean-Jaques, pour le tenir dans une dépression dont il n'y eut jamais d'exemple ; que tout le public était entré dans cette conspiration , & s'accordait à lui faire un mystère des horreurs qu'on débitait contre lui , & qui n'étaient un secret que pour lui seul ; qu'il ne faisait pas un pas qu'on ne le fût & qu'on ne l'observât ; qu'il était par-tout entouré de surveillans & d'espions. A l'entendre , on l'étouffe à plaisir dans la fange ; on s'amuse à l'enterrer tout vivant. . . . On l'a montré , signalé , recommandé par - tout , aux facteurs , aux commis , aux gardes , aux mouches , aux Savoyards , à tous les spectacles , dans tous les cafés , aux barbiers , aux marchands , aux colporteurs , aux libraires.

gile , Horace ne risquaient pas de devenir fous ; Gessner ne le deviendra pas. Leurs poésies ne sont que les productions naturelles d'une imagination qui ne se guinde & ne se gêne point , qui s'élève sans effort : on sent qu'ils sont nés poètes. Mais si Haller , ou Milton , ou l'audacieux Pindare étaient devenus fous , je n'en ferais pas fort étonné : leur énergie & leur élévation m'inspirent je ne sais quelle admiration pénible ; elle leur a coûté ; il a fallu qu'ils se montassent au ton qu'ils prennent. Je crois bien qu'il leur est *devenu* naturel ; mais il l'est *devenu*. C'est le jet-d'eau qui s'élance à une prodigieuse hauteur , & non le fleuve

Qui fuit le chemin de sa pente ,
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Or , si j'ai raison , que pensez-vous de la plupart de nos auteurs modernes ? N'y a-t-il rien à craindre pour eux ?

S'il cherchait un livre , un alamanach , un roman , il n'y en aurait plus dans tout Paris. . . . S'il s'enquiert de quelque chose , personne n'en fait rien ; s'il s'informe de quelqu'un , personne ne le connaît ; s'il demandait avec un peu d'empressement le tems qu'il fait , on ne le lui dirait pas. » Voilà bien le style animé & le caractère soupçonneux de Jean-Jaques Rousseau. On voudrait seulement que tout le dialogue fût écrit sur ce ton ; il amuserait.

Et à qui se prend-il de tout cela ? Aux philosophes. Tout est à leur solde ; leur puissance l'a poursuivi de lieu en lieu , atteint jusqu'au bout du monde , par-tout investi de pièges invisibles. Ce sont eux qui l'ont fait bannir de Geneve , lapider à Motier , chasser à l'entrée de l'hiver de l'isle solitaire où il s'était réfugié ; eux , qui en Dauphiné lui ont fait donner de l'encre blanche , pour qu'il ne pût pas écrire ses mémoires , en sorte qu'il a été obligé de se servir d'encre à la chine ; eux , qui à Paris , après l'avoir fait passer pour riche , lui font l'aumône publiquement & malgré lui , comme à un gueux , en lui procurant à meilleur compte les denrées dont il a besoin , le tout pour l'avilir , & lui imposer par force une reconnaissance au fardeau de laquelle il cherche inutilement à dérober sa tête. « Car , comme disent très - bien nos messieurs , l'argent rachete tout , & rien ne le rachete. » Ce sont eux encore qui , lorsqu'il a voulu déposer le manuscrit de ce dialogue sur

le grand autel de l'église de Notre-Dame , ont , *par une précaution toute nouvelle* , fait fermer les grilles des bas - côtés qui environnent le chœur , pour lui en interdire l'accès. . . . Quel délire d'une imagination troublée , qui par - tout croit voir les fantômes dont elle est obsédée ! Les événemens les plus ordinaires changent de face à ses yeux prévenus ; les arrangemens secrets d'une amitié délicate dans ses bienfaits , il croit y reconnaître une main ennemie : il ne voit & ne rêve que philosophes.

Qu'y a-t-il donc en lui qui les offense si fort ? Sa célébrité. Tant qu'ils ne lui ont cru que la mesure de talens nécessaire pour bien sentir tout leur mérite , ils l'ont vanté , ils l'ont aimé : depuis qu'il s'est fait un nom , ils le détestent. « Dès qu'un homme a eu le malheur de se distinguer à un certain point , à moins qu'il ne se fasse craindre , ou qu'il ne tienne à quelque parti , (ne pourrait - on point ajouter ? *ou qu'il ne se fasse pardonner ses succès à force modestie*) il ne doit plus compter sur l'équité des autres à son égard ; & ce fera beaucoup , si ceux même qui sont plus célèbres que lui , lui pardonnent la petite portion qui lui reste du bruit qu'ils voudraient faire tous seuls ? »

Cela est bien dit , & je crains fort que cela ne soit vrai. Mais l'imagination de M. Rousseau lui a exagéré les effets de cette haine. Un des faits qu'il cite , par exemple , est absolument altéré ; c'est sa

lapidation de Motier, dont il a fait tant de bruit. Je me crois appelé à redresser cette erreur.

On est assez peu lapidant dans notre petit pays ; & d'ailleurs, le peuple de Motier, dont en général M. Rousseau s'était fait chérir, ne pensait guère à le lapider. Il est vrai qu'il se trouva des fenêtres cassées, & qu'il y avait des cailloux dans la chambre : la question était de savoir s'ils y avaient été jetés ou apportés. Quelqu'un s'avisait de mesurer le diamètre d'un des cailloux : il était trop gros pour avoir pu entrer par le trou de la vitre cassée. On le dit à M. Rousseau : il ne voulut rien voir, rien entendre, rien examiner ; il était trop sûr de la personne dont il tenait le fait, il avait en elle une foi aveugle. Il eut le plaisir de se croire tout aussi martyr que saint Etienne, & il est mort dans cette douce persuasion. Je tiens ce détail de témoins oculaires, qui même sont les amis du martyr.

Revenons au dialogue. L'idée en est singulière. « J'ai pris la liberté, dit l'auteur, de reprendre dans les entretiens mon nom de famille, que le public a jugé à propos de m'ôter ; & je me suis désigné en tiers, à son exemple, par celui du baptême auquel il lui a plu de me réduire. » Il paraît par cette phrase que M. Rousseau n'était pas trop content de l'usage qui s'était introduit de l'appeler tout uniment, & même un peu cavalièrement, Jean-Jaques.

Il suppose donc ici qu'un Français, ne le connaît

sant que sous ce nom , vient de faire part à Rousseau de toutes les horreurs dont on accuse ce scélérat de Jean-Jaques. Et voilà *Rousseau juge de Jean-Jaques*. Il aurait été difficile , penserez-vous peut-être , que Jean - Jaques eût un juge plus favorable. . . Non , Rousseau le juge comme je l'aurais jugé : & il ne lui *a manqué* , dit - il , *qu'un peu plus de modestie , pour parler de soi beaucoup plus honorablement. Un peu plus de modestie* , c'est - à - dire sans doute , un peu plus d'indifférence pour le jugement que le public porterait sur tout cela ; espece de modestie qui ressemble fort à la fierté.

Êtes - vous curieux de savoir maintenant comment Rousseau juge Jean - Jaques ? Il a lu ses ouvrages ; & nonobstant l'évidence apparente de tout ce qu'on lui a dit de leur auteur , il ne peut se résoudre à le croire un méchant , ni un vil débauché. . . Un débauché , un homme qui porterait en son corps les peines ignominieuses de son infame conduite , aurait écrit l'Héloïse ! Ce serait donc dans les mauvais lieux qu'il aurait appris le brûlant & vertueux langage d'un chaste amour ! « Ignorez-vous que rien n'est moins tendre qu'un débauché , que l'amour n'est pas plus connu des libertins (a) que des femmes de mauvaise vie ? . . .

(a) J'ai connu un jeune homme libertin qui , après avoir entendu quelques vieilles filles parler avec grand scandale de l'Héloïse , se hâta d'en entreprendre la lecture. Jamais

Qu'on

Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connaître à la lecture, si celui qui l'a écrit a des mœurs. . . Ce n'est pas avec de l'esprit que ces choses-là se trouvent. »

Vous voulez que je regarde comme un hypocrite un auteur qui, sans jamais se permettre une seule personnalité offensante, n'a ménagé aucun état, aucun parti, ni théologiens, ni philosophes, ni incrédules, ni femmes, ni soldats, ni gens de robe, ni princes, & qui a osé dire à chacun les plus dures vérités, sans adoucissement, avec énergie, avec indignation. Voilà certes un étrange hypocrite, bien mal-adepte, & qui a bien peu de manège !

Vous me peignez comme un homme noir & farouche, comme l'ennemi du genre humain, le seul auteur de nos jours dont les écrits me fassent aimer les hommes, le défenseur de leur bonté originelle, celui qui n'a employé ses talens & son éloquence qu'à plaider la cause de l'humanité !

« Nos messieurs s'occupent depuis long-tems à épilucher ses ouvrages pour en extraire le poison. — Le poison ! — Sans doute. Ces beaux livres vous ont séduit comme bien d'autres ; & je suis peu surpris qu'à travers toute cette ostentation de belle morale,

on ne fut plus surpris ; son espérance fut bien trompée. Quel mortel ennui ! quel pédant que ce Rousseau avec tous ses longs sermons sur l'amour ! Ce n'était pas là son fait : la Pucelle lui convenait bien mieux.

Mars 1781.

C

vous n'avez pas senti les doctrines pernicieuses qu'il y répand. — Eh bien , monsieur , ce venin ! en a-t-on déjà beaucoup extrait de ses livres ? — Beaucoup , à ce qu'on m'a dit. — Dites , dites , monsieur , que vos chercheurs de poison sont bien plutôt ceux qui l'y mettent , & qu'il n'y en a point pour ceux qui n'en cherchent pas. Un auteur qui écrit d'après son cœur , est sujet , en se passionnant , à des fougues qui l'entraînent au-delà du but , & à des écarts où ne tombent jamais ces écrivains subtils & méthodistes , qui , sans s'animer sur rien au monde , ne disent jamais que ce qu'il leur est le plus avantageux de dire. »

Pour faire encore mieux comprendre sa pensée , M. Rousseau fait une supposition qui est de beaucoup ce qu'il y a de plus intéressant & de plus agréable dans tout ce long dialogue. J'ai lu ce morceau avec trop de plaisir pour ne pas m'y arrêter.

Il suppose un *monde idéal* , où la nature , quoique la même , semble avoir un nouvel éclat , une beauté plus touchante , où on ne la voit point sans une douce émotion , où tout est embelli , parce que tout est senti plus vivement. Là , comme ici , les passions sont le mobile de tout : mais ce sont les passions telles que la nature les produit , & non modifiées , altérées par la société. Elles sont donc plus simples que les nôtres , ces passions primitives ; & leur simplicité fait leur force : elles ne se détournent jamais de leur but : rencontrent-elles quelque obstacle ? elles ne changent

pas pour cela de direction ; mais elles le forcent , ou demeurent dans l'inaction ; au lieu que souvent dans la société les passions prennent le change , *s'occupent plus de l'obstacle pour l'écarter que de l'objet pour l'atteindre*. Ainsi s'engendrent toutes les passions haineuses , qui ne viennent que de la faiblesse du sentiment primitif : car s'il était assez fort , il ne se laisserait pas ainsi *défléchir* (*a*) , comme parle M. Rousseau , détourner de sa première direction.

Les habitans de notre *monde idéal* sont donc portés , par la simplicité même & l'ardeur de leurs passions , à se conduire à peu près comme le sage , & leur sensibilité produit à divers égards les mêmes effets que la raison. Ils se retirent de la foule pour éviter le choc des passions d'autrui ; ils restent en repos , parce que trop d'obstacles entassés les détournent du seul bonheur dont ils se soucient. . . Laissons parler Rousseau.

« Quand il cherche à repousser les atteintes de ses ennemis , c'est sans chercher à les leur rendre , sans se passionner contre eux , sans sortir de sa place , ni du calme où il veut rester. . . Peut-être n'est-on pas dans ces contrées plus vertueux qu'autour de nous ; mais on y fait mieux aimer la vertu. . . Ils ne sont exempts

(*a*) Je crois cette expression neuve , & elle me paraît heureuse. Je suis d'avis aussi qu'on naturalise dans notre langue le beau mot de *mansuétude* , que j'ai lu pour la première fois dans ce dialogue , & qui n'est point exactement synonyme à *douceur* , *clémence* , &c.

C ij

ni de fautes, ni de vices; le crime même ne leur est pas étranger, (a) puisqu'il est des situations déplorables, où la plus haute vertu suffit à peine pour s'en défendre, & qui forcent au mal l'homme faible malgré son cœur : trop souvent on y voit des coupables, jamais on n'y vit un méchant. . . Les préjugés ont sur eux très-peu de prise : l'opinion ne les mene point ; & lorsqu'ils en sentent l'effet, ce n'est pas eux qu'elle subjugué, mais ceux qui influent sur leur sort.

« Quoique sensuels & voluptueux, ils font peu de cas de l'opulence, & ne font rien pour y parvenir, connaissant trop bien l'art de jouir pour ignorer que ce n'est pas à prix d'argent que le vrai plaisir s'achète, & quant au bien que peut faire un riche, sachant aussi que ce n'est pas lui qui le fait, mais sa richesse, qu'elle le ferait sans lui mieux encore répartie entre plus de mains, ou plutôt anéantie par ce partage. » (b)

Ces êtres singuliers ont un langage qui leur est propre, auquel ils se reconnaissent les uns les autres, auquel ils ne sauraient se méprendre : jamais étranger ne parla la langue de ce pays-là. Ce signe, il est vrai,

(a) Voilà un aveu bien courageux. Un citoyen du monde idéal était seul capable de le faire.

(b) Grande & belle vérité, que j'opposerai à la sottise populaire de ceux qui ne voudraient, disent-ils, être riches que pour faire du bien. Le peu de bien que *croient faire* les riches n'expie certainement pas le mal que fait à la société l'existence, la simple existence de la richesse, avec laquelle naît l'indigence.

n'est reconnaissable que pour les habitans ; mais il est infallible , il ne peut leur échapper , on ne saurait le contrefaire , & ils ne sauraient s'y tromper : les franc-maçons se reconnaissent moins sûrement entr'eux. « Dans des situations vives , où l'ame s'exalte , même involontairement , l'initié distingue aisément son frere de celui qui , sans l'être , veut seulement en prendre l'accent. . . » Car il en est de l'effet de ce langage , comme d'une eau qui s'élève : « jamais il n'agit qu'au niveau de sa source ; & quand il ne part pas du cœur de ceux qui l'imitent , il n'arrive pas non plus aux cœurs faits pour le distinguer . . . il est vrai lorsqu'il est senti. »

Or Jean-Jaques parle très-bien , possède parfaitement la langue du pays. Il en est donc ; j'en suis sûr.

Citoyens du monde idéal , je sens que ce raisonnement vous paraîtra sans réplique : vous reconnaîtrez votre frere , & vous excuserez toutes ses erreurs.

Mais comme vous êtes en petit nombre , cette doctrine trouvera sans doute plus de contradicteurs que d'approbateurs. A combien de malheureux & froids raisonneurs n'ai-je pas entendu dire d'un ton sentencieux que tous les plus beaux discours du monde ne coûtent rien , ne prouvent rien , & qu'on ne connaît l'homme que par ses actions ! Le pays de ces gens-là est situé précisément aux antipodes du monde idéal.

Je les plains. Fénelon a si bien dit dans son *Télémaque* , que les dieux ont réservé aux bons le privi-

lege de se connaître réciproquement à une marque visible pour eux seuls , & que les méchans ne peuvent ni emprunter ni distinguer. Cette marque , ce sceau incommunicable & inimitable , est précisément celui qu'indique ici Rousseau.

Si l'on y fait attention , l'on verra que l'ame de l'homme se peint moins vivement & moins fidèlement dans ses actions que dans ses discours. Le manque d'occasions , la contrainte des circonstances , une passion qui vient à la traverse , une fausse démarche qui en entraîne d'autres après soi , d'autres affaires qui distraient , des embarras , la difficulté de savoir comment s'y prendre , mille choses empêchent qu'on ne voie l'homme tel qu'il est dans ses actions : c'est contempler son image dans une onde agitée.

Dans ses discours , c'est toute autre chose : j'y vois bien mieux le fond de son caractère ; rien n'en gêne l'effort & le développement ; il peut sans obstacle y montrer tout ce qu'il est. . . Et remarquez bien que , s'il veut paraître autre qu'il n'est , il sera facile de s'en appercevoir. Ne faudra-t-il pas bien qu'il choisisse des mots , qu'il donne une tournure à sa phrase , qu'il la prononce ? S'il dit qu'il sent , & que je puisse lui dire , quand il aura parlé : *« que ne me fais-tu donc sentir ce que tu sens ? »* si ce prétendu sentiment qu'il exprime *ne remonte pas à son niveau* , ce n'est pas là mon concitoyen.

Ce que vous voyez dans les actions , ce n'est que

l'homme tel que les circonstances le font , & le façonnent , & le forcent d'être : dans ses discours , c'est ce qu'il serait naturellement , ce qu'il tend à être , que vous voyez.

J'ai toujours été fort surpris que cette manière de penser pût paraître étrange à des personnes capables de réflexion , & pour qui les maximes communes & les proverbes reçus ne sont pas la quintessence de la morale , & , comme disait l'oncle de Lovelace , la sagesse des siècles & des nations. Tout ce qu'on objecte prouve seulement combien peu le monde idéal est peuplé.

Au reste , s'il vous faut des autorités , écoutez ce que disait le bon Plutarque au commencement de son traité *Des dits notables , des anciens rois , princes & capitaines* ; vous verrez qu'il pensait comme moi. Voici comment il s'exprime dans Amyot , dont vous lirez avec plaisir le vieux langage.

« Je vous supplie de recevoir en gré l'utilité de ces beaux dits notables que je vous ai recueillis , pour ce qu'ils vous peuvent servir à connaître quelles ont été la nature & les mœurs de ces deux grands personnages du tems passé , attendu qu'elles aparaissent mieux bien souvent , & se descouvrent plus clairement en leurs dits que non pas en leurs faits . . . » Car , ajoute-t-il , « en la plupart de leurs faits & gestes la fortune y est ordinairement meslée : là où , es paroles qu'ils ont dites , & aux propos qu'ils ont

tenus , sur l'heure même de leurs faits , de leurs passions & de leurs accidens , on apperçoit plus clairement & plus nettement , comme dedans les miroirs , quel estait le cœur & la pensée de chacun d'eux. »

Aussi un ancien philosophe disait-il : *parle , afin que je te voie*. En effet , je ne croirai jamais avoir vu l'ame d'un homme que je n'aurai pas entendu parler *sur l'heure même de ses faits , passions & accidens* , comme dit Plutarque. Je saurais tout ce qu'il a fait , sans me croire en droit de le juger ; il faut l'entendre.

Je puis m'en tenir là. Mon extrait deviendrait trop ennuyeux , si j'y faisais passer toute la mauvaise humeur qui est répandue dans ce dialogue : ce serait exprimer le fuc de l'absynte. D'ailleurs qu'a dans le fond à faire le public des raisonnemens alongés & des âcres lamentations d'un homme qui , se croyant à chaque instant atteint des plus cruelles morsures , se plaint de sentir dans tous ceux qui l'entourent la flexibilité des serpens , aussi bien que leur venin ? Y eût-il plus d'énergie encore dans l'expression de cette douleur , nous n'y entrerions pas : elle n'est pas du genre de celles auxquelles on se plaît à prendre part. J'en ai donc dit assez. Mon but principal dans cet article était de donner une idée du caractère moral de Jean-Jaques , dont vous voyez que Rousseau juge comme moi , puisqu'il ne le donne point pour un homme à principes & pour un sage , mais pour un homme

d'un autre monde, pour un citoyen du monde idéal, qui ne peut être bien jugé que par ses pairs, bien connu que de ses compatriotes, auxquels il en appelle du jugement prononcé contre lui & son caractère par des juges incompetens, dont l'orgueil s'offensait de ses singularités. (a)

Il ne manquera plus rien à cet extrait, quand je vous aurai encore transcrit la suscription que Rousseau voulait mettre à ce dialogue, dont la premiere destination était, comme je l'ai dit, d'être déposé sur le grand autel de Notre-Dame : idée singuliere, mais sublime, & digne par ces deux endroits de Rousseau.

Dépôt remis à la Providence.

Protecteur des opprimés, Dieu de justice & de vérité ! reçois ce dépôt que remet sur ton autel & confie à ta providence un étranger infortuné, seul, sans appui, sans défenseur *sur la terre*, moqué, dif-famé, trahi. . . Je n'attends plus des hommes, *aigris par leur propre injustice*, qu'affronts, mensonges & trahisons. Providence éternelle ! mon seul espoir est en toi. Daigne prendre mon dépôt sous ta garde,

(a) Rien n'est plus vrai que *la singularité*, comme l'observe Rousseau, p. 238, *révolte l'amour-propre* du public. C'est l'orgueil même du public qui lui persuade mal-à-propos qu'on ne peut être singulier que par orgueil ; c'est son orgueil qui le porte à condamner sans examen quiconque se singularise. Je l'ai dit ailleurs : tout reproche d'orgueil suppose orgueil dans celui qui le fait.

le faire tomber en des mains *jeunes & fidelles*, qui le transmettent, exempt de fraude, à une meilleure génération : qu'elle apprenne, en déplorant mon sort, comment fut traité par celle-ci un homme sans fiel & sans fard, *ennemi de toute injustice, mais patient à l'endurer*, & qui jamais n'a fait, ni voulu, ni rendu de mal à personne. Nul n'a droit, je le fais, d'espérer un miracle ; pas même l'innocence opprimée & méconnue : *puisque tout doit rentrer dans l'ordre un jour, il suffit d'attendre*. Si donc mon travail est perdu . . . , je n'en compterai pas moins sur ton œuvre, quoique j'en ignore l'heure & les moyens ; & après avoir fait, comme je l'ai dû, tous mes efforts pour y concourir, j'attends avec ma confiance, je me repose sur ta justice & me résigne à ta volonté. »

En relisant, en copiant ce beau morceau, en en comparant le style à celui du reste de l'ouvrage, je ne puis m'empêcher de faire observer à mes lecteurs combien la pensée d'une Providence est propre à calmer l'âme, combien elle adoucit & ennoblit tous les sentimens. A l'instant où cette douce lumière nous luit, nous voyons renaître la sérénité. On pourrait la comparer à ces feux amis des matelots, qui, apparaissant au milieu de la tempête, ramènent, dit-on, la tranquillité :

Qui, simul

Stravere ventos, æquore fervido

*Depræliantes, nec cupressi,**Nec veteres agitantur orni. (a)*

Cette croyance guérit l'homme de tous les maux de la vie : douleurs réelles , douleurs imaginaires ; douleurs profondes d'un cœur sensible , elle apaise tout.

Rousseau dans ses chagrins en a souvent éprouvé l'efficacité ; il s'est plu à parler de ce dogme consolant , & il en a toujours parlé avec sentiment. Ainsi dans son *Pigmalion* , (où , pour le dire en passant , j'ai toujours cru entrevoir quelque allusion cachée à son propre sort) il dit d'un ton plus vrai que ne l'est en général celui de cet ouvrage d'un enthousiasme outré : « Quelque malheureux que soient les mortels , quand ils ont invoqué les dieux , ils sont plus tranquilles. » Ainsi , dans le cours même de ce dialogue que je viens d'analyser , & qui semble n'être qu'un épanchement de bile , à l'instant où il s'occupe de cette Providence , il devient attendrissant. « Revenu de cette douce chimère de l'amitié , dont la vaine recherche a fait tous les malheurs de ma vie , je me suis retiré au-dedans de moi ; & vivant entre moi & la nature , je goûtais une douceur infinie à penser que je n'étais pas seul , que mes maux étaient comptés ,

(a) Paraissent - ils ? à l'instant , les vents orageux tombent ; ils ne se disputent plus l'empire des mers troublées par leurs fureurs : le feuillage des hauts cyprès & des ormes antiques cesse d'être agité.

que ma patience était connue, & que toutes les misères de ma vie n'étaient que des provisions de dédommagemens & de jouissances pour un meilleur état. »

A peine reconnaît-on dans ce langage cet homme aigri par l'infortune, dont toutes les phrases respiraient l'amertume & l'indignation. Tant que ses regards ne se fixaient que sur les hommes, il ne faisait que se plaindre ; une douleur sèche remplissait ses discours : dès qu'il pense à la Providence, il s'émeut & se sent consolé. . . . Que n'y pense-t-il sans cesse ! Ce doux sentiment, se mêlant à celui de ses maux, lui apprendrait à en jouir.

Felix, qui potuit rerum cognoscere CAUSAM!

C.



Histoire d'Alexis Goodman , tirée des manuscrits du capitaine Cook , traduite de l'anglais. Geneve , 1781.

AIMEZ-VOUS les contes philosophiques de M. de Voltaire ? aimez-vous Candide , & Memnon , & l'Ingénu , & les voyages de Scarmentado , & tous ces tableaux multipliés de la sottise & de la misère humaine , légères & faciles productions d'une vieilleffe enjouée & caustique , dont l'auteur semble avoir pris à tâche d'*écumer* l'univers , s'il est permis de parler ainsi , pour l'instruction de ses lecteurs ? Si c'est là votre goût , lisez cette brochure ; elle est du même genre ; assez souvent même on y a attrapé le style & le ton du Démocrite de Ferney.

Pour moi , je l'avouerai , au hasard de me faire siffler , je n'approuve point cette espece d'ouvrages qui me font rire en m'attristant ; ce n'est pas une peinture fort réjouissante que celle des vices & des ridicules du genre humain : on en rit , il faut bien en rire malgré qu'on en ait ; mais ce n'est pas d'une gaieté franche : *même en riant , le cœur devient triste* , & l'amusement que donne cette lecture laisse après soi je ne fais quel arriere-goût de mélancolie & d'amertume.

Et puis , à quoi bon se tourmenter si fort pour précautionner charitablement les jeunes gens contre

la fantaisie , aujourd'hui si rare , de vouloir être plus parfaits que ne le comporte leur âge ? A quoi bon tous ces efforts pour leur persuader que leur sensibilité est encore *dans le sang bien plus que dans l'ame* , qu'il faut qu'ils soient souvent trompés & qu'ils fassent beaucoup de sottises avant de devenir sages & heureux ? « O philosophie, s'écriait Rousseau , combien tu prends de peines pour rétrécir nos cœurs , pour rendre les hommes petits ! . . . » Non , jamais , je l'espère , mon ame ne s'ouvrira à cette décourageante morale. Mes amis , laissons là Candide , & lisons l'Héloïse. S'il faut être romanesque ou philosophe à la Voltaire , choisissons d'être romanesques. Nous en serons plus heureux , mieux avec nous-mêmes , plus capables de vertu ; & sur-tout nous nous en aimerons davantage.

Voilà , direz-vous peut-être , un bel accès d'enthousiasme ! Il s'agit bien de tout cela ! faites sans tant différer votre métier de journaliste ; & puisque vous trouvez de l'esprit dans Alexis Goodman , faites-nous grace de vos réflexions , & dites-nous quelque chose d'Alexis. Cela vaudra mieux.

Il faut vous contenter. . . Eh bien ! cet Alexis est un jeune homme enthousiaste & sans expérience , qui se croit une maîtresse fidelle & un intime ami. Un jour qu'il en fait l'éloge avec transport , un vieux militaire s'avise d'en rire. Alexis le trouve fort mauvais , se bat avec lui , & le tue. Il s'enfuit. Maxime ,

son sublime ami, le frere de mademoiselle Clémence de Saint-Amour sa divine maîtresse, s'empresse de le suivre : touché de son zele, le bon Alexis lui donne une portion de ses biens. Maxime accepte au premier mot, & Alexis en est encore plus touché. Une ame moins élevée eût refusé ces dons : mais un ami fait-il rougir des bienfaits de son ami ?

Cependant Alexis est condamné à mort. Sa généreuse amante obtient sa grace du ministre ; elle l'achete un peu cher, il est vrai ; il en coûte à son cœur de la payer du prix qu'exige l'homme en place, & la délicatesse de celui qu'elle aime en est blessée : mais que ne fait point une femme tendre pour sauver un amant ?

Alexis revient donc. Les assiduités du ministre, qu'il faut bien par reconnaissance continuer à recevoir, lui déplaisent & l'inquietent : il tombe malade, & le médecin de mademoiselle de Saint-Amour lui prescrit de voyager quelques années.

Il part. En chemin faisant il fait connaissance avec une Anglaise qui voyageait pour s'instruire, accompagnée d'un médecin, d'un antiquaire & de deux amans. Il devient aussi son amant, & admire la vertu de ses deux rivaux qui ne lui en veulent aucun mal. Il était charmé de l'Angleterre, lorsque tout-à-coup, sans daigner même alléguer le moindre prétexte, miladi le congédie. Ce procédé lui paraît atroce. Elle se moque de lui. Il est outré, & part en maudissant les Anglaises.

Sa destinée le conduit à Amsterdam. Il y trouve une veuve que consolait un honnête ecclésiastique , la plaint fort , & fait du bien à cette pauvre femme qui se trouve à la fin n'être qu'une infame débauchée.

M. Goodman prend le parti de s'attacher à une jeune payfanne , dont il formera le cœur innocent. Il est enchanté de la modestie , de l'ingénuité avec laquelle elle reçoit son argent. « Et des mains de la douce Mina il passait dans celles d'un soldat de recrue nommé Frédéric , qui le donnait en grande partie au cabaretier du village , lequel le rendait au fermier des douanes de l'Empire , qui le distribuait à des chanteuses Italiennes , & en rendait fidèlement une très-petite partie à Sa Majesté l'Impératrice Reine. » Car nous sommes au bord du Rhin.

Et quatre perfidies , si je compte bien. Quand notre honnête jeune homme s'aperçoit de celle-ci , il quitte sans beaucoup de regret sa petite payfanne , qui lui avait inspiré plus de curiosité que d'amour. « Tant d'hommes & de femmes se méprennent à ces deux sentimens-là ! »

Selon notre auteur , l'ame d'Alexis n'était pas mûre pour l'amour ; elle n'avait que des *goûts vifs* , & *point un sentiment profond*. . . . La faison du véritable amour n'arriverait-elle donc qu'à quarante ans ? Si cela était , la nature nous aurait joué un tour bien cruel , en nous donnant le change par tous ces *goûts vifs* qui précèdent la naissance du *sentiment profond*.

Goodman

Goodman s'en va de son hameau à Geneve , où tout serait à son gré , si l'on n'y querellait pas. Il parcourt l'Italie , & se lie à Rome avec une femme qui veut bien devenir son amie , & qu'on nous dépeint comme parfaite à tous égards.

Sans cesse il prend des résolutions qu'il n'observe point ; vingt fois encore il est la dupe des femmes artificieuses , contre les pièges desquelles il se croit assez en garde. Il court d'un bout à l'autre de l'Europe , & trouve par-tout des méchans & des malheureux.

Le voilà donc qui devient misanthrope par excès de sensibilité , & qui prend en haine le genre humain pour en avoir eu trop bonne opinion. Il fuit loin de cet odieux spectacle sous un autre hémisphère , & se flatte de retrouver au milieu des peuplades sauvages du nouveau monde le bonheur & la vertu. « C'était croire que l'or , arraché brut encore du sein de la mine , est sans danger dans ses effets , parce qu'il n'est point brillanté & qu'il ne porte l'empreinte d'aucune puissance. » Il revient désabusé.

La Chine & la Pensylvanie , qu'on vante si fort de loin , ne lui parurent , vues de près , que comme les autres états. Mécontent de tout & doutant de tout , ne regardant plus la vertu que comme un préjugé & le sentiment que comme une chimere , Alexis de retour dans sa patrie , ne pense qu'à s'enivrer de plaisirs : il ne s'en refuse aucun , & s'amuse à tromper

Mars 1781.

D

à son tour les femmes , qui l'avaient si souvent trompé.

En partant de la ville d'*Enthousiasme* , aurait dit mademoiselle de Scudéri , celui qui , lassé de ce séjour , traverse la rivière *Dissipation* , est inévitablement entraîné par le courant jusqu'au désert de *Mélancolie noire* , dont il cherchait à s'éloigner ; & s'il fait quelques pas le long de ces tristes bords , où l'eau stagnante se perd dans des marais infects , il entre dans la forêt de *Désespoir*.

C'est ce qu'éprouva l'infortuné Alexis. Pour comble de maux , ne va-t-il pas rencontrer un jour l'équipage de mademoiselle de Saint-Amour , devenue madame la marquise , qui lui dit de venir parler à sa femme-de-chambre ? Il s'indigne de cette offre : pour lui apprendre à vivre , Maxime se hâte de le dénoncer comme auteur de *gros libelles contre les puissances législatives & les puissances exécutrices*. On obtient une lettre de cachet contre lui , & on le jette dans un cachot.

Dans une chambre au-dessus de ce cachot était renfermée la belle & sensible Ernestine. Ils se parlent au travers des *lacunes* du plancher qui les sépare : Goodman l'intéresse ; elle s'attendrit ; ils s'aiment , & le cachot d'Alexis devient pour lui une demeure délicieuse , un séjour de félicité.

On vient l'en tirer ; il résiste , se débat , pousse des cris : on le croit fou ; on l'emmène par force , & on

le conduit à son amie de Rome ; c'est elle qui l'a délivré.

Il redemande Ernestine. On lui dit au bout de quelques jours qu'on ne fait ce qu'elle est devenue. Désespéré, il déclare à son amie, à sa Minerve, qu'il va se tuer sans plus tarder. Elle prétend lui prouver qu'il n'a pas le droit de se soustraire ainsi par une mort furtive & précipitée à ses devoirs envers les autres hommes, qu'il doit envisager comme autant de créanciers légitimes, tous fondés à réclamer leurs droits sur son existence. . . « S'il vous était prescrit de travailler jusqu'à ce que la nuit eût couvert de ses voiles votre hémisphère, croiriez-vous avoir acquis le privilège d'interrompre vos travaux, lorsque, fatigué par les brûlantes ardeurs du midi, vous auriez mis un bandeau sur vos yeux ? » Alexis n'est pas trop convaincu. Mais une porte s'ouvre. Ernestine paraît, *belle comme le bonheur au sein du désespoir* : les yeux de son amant ne l'avaient jamais aperçue ; mais son cœur la reconnaît (le croyez-vous ?) Il n'est plus question de suicide. Alexis est heureux.

Que ne lui faisait-on trouver plus tôt son Ernestine ! Il eût été plus tôt heureux. S'il ne l'a pas été, c'est bien plus la faute des circonstances que de son caractère : car je ne vois pas qu'il ait beaucoup changé. Et qui empêche qu'on ne trouve d'abord une Ernestine ?

L'auteur n'a pas eu le courage de dénouer son conte aussi désastreusement que Candide ; mais il en

est moins conséquent à son système, moins philosophe. Voilà comment tout a ses inconvéniens.

La morale que l'on veut que nous tirions de ce conte, c'est « que la vraie sagesse consiste à savoir supporter les hommes & le malheur. » Excellente morale assurément, à laquelle nous souscrivons bien volontiers : nous voudrions seulement que ce fût l'unique résultat de ce roman ; nous voudrions qu'il ne donnât pas aussi mauvaise opinion des hommes.

On dit beaucoup de mal aujourd'hui de la satire qui attaque les particuliers ; j'y consens. Mais qu'on me permette de blâmer plus encore l'écrivain qui fait la satire universelle de l'homme & de la nature. Voltaire a dit :

Très-fots enfans de Dieu ! chérifiez-vous en freres.

Et il semble avoir pensé qu'à force de nous trouver fots les uns les autres, nous deviendrions nécessairement indulgens : qu'on y fasse bien attention ; on verra que c'est là le grand principe de son évangile de paix, le grand motif de la charité qu'il prêche. Est-ce donc une indulgence de bon aloi que cette dédaigneuse indulgence ? Pour nous inspirer du support pour nos semblables, faut-il absolument nous apprendre à nous moquer d'eux tous ? N'y aurait-il point de milieu entre rire de leurs défauts & s'en fâcher ? ... Nouvelle preuve que la charité philosophique ne ressemble guère à la charité chrétienne : celle-ci est plus

sérieuse, plus tendre, & bien moins humiliante pour ceux qui en font les objets.

Me voilà retombé dans mes réflexions. Ne faisons pourtant pas un long extrait d'une brochure de quarante pages : cela serait ridicule.

J'y ai noté trois passages que je vais encore transcrire, parce qu'ils peuvent donner matière à beaucoup de réflexions. Comme ce sont des pensées fines, on y trouvera peut-être quelque obscurité : d'ailleurs, je ne les ai pas examinées avec assez de soin pour en garantir la justesse.

Un métaphysicien de mauvaise humeur, disputant contre Goodman, avance la proposition suivante : « C'est avec leur esprit que les hommes font le bien ; c'est avec leur cœur qu'ils font le mal. » Il y a certainement quelque chose de vrai dans cette pensée. L'esprit, si souvent calomnié par ceux qui n'en ont pas, l'esprit, dont tant de gens font un si mauvais usage, entre pour beaucoup dans presque tout ce qui se fait de bien. Avec le meilleur cœur du monde, un homme qui manque d'esprit fait souvent beaucoup de mal ; il gâte jusqu'au bien qu'il fait. C'est donc en effet avec leur esprit, autant au moins qu'avec leur cœur, que les hommes font le bien ; & la Rochefoucault a eu grande raison de poser pour maxime qu'*un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon*. . . Ah ! pour un sot, je le crois. . . Oui ? Et savez-vous, lecteur, que c'est un sot que l'homme qui vante incessamment son bon

cœur, & dit sans cesse du mal de l'esprit, & se félicite de ne pas avoir de ce malheureux esprit qui cause tant de maux ? Ne vous fiez pas trop à ces honnêtes gens-là : s'ils font vos amis, tant pis.

Rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Heureux qui ne serait environné que de gens d'esprit ! Je doute qu'ils lui fissent beaucoup de bien ; mais ils ne lui feraient jamais du mal.

« Moralistes profonds, penseurs sublimes, philosophes d'un jour ! j'ai surpris votre amour-propre sur le fait. Vous avez des maximes, des systèmes, non pour régler vos passions, mais pour en justifier les écarts. Et voilà pourquoi les moralités sont si chères à la jeunesse... » Non ; ce n'est pas pour cela. Ne calomnions pas la jeunesse ; elle est de bonne-foi. Quant au reste de la phrase, il ne me paraît qu'à demi vrai. C'est s'applaudir & se glorifier trop tôt d'une découverte fort douteuse.

« L'esprit est un vrai talisman, avec lequel on opère tous les miracles (a) de la magie ; & il se pourrait bien que ce fût là une des causes secrètes qui font desirer à tant de gens de paraître en avoir... » A cela je répondrai, comme le sage Marphurius : *il se peut faire.*

En voilà bien assez sur cette petite brochure. Lisez-la vous-même, vous aurez plus tôt fait ; & je crois qu'elle vous amusera. C.

(a) Le mot propre aurait été *prestiges* : la magie ne fait point de *miracles*.

L I V R E S N O U V E A U X.

Supplément aux œuvres de J. J. ROUSSEAU , contenant la suite d'Emile , ou les Solitaires , & les amours de milord Edouard. Bomston , 1781 , vol. in-12.

V O Y E Z dans le Journal de janvier l'analyse de ces deux pieces.

La seule richesse du peuple , &c. Par M. MAUPIN. A Philadelphie , & se trouve à Paris , & à Lausanne chez Grasset , 1781.

POURQUOI donc à *Philadelphie* ? Comme nous avons la rage de l'esprit ! Nous en mettons jusques dans les titres & dans les dates.

• Du reste , cette brochure est très-intéressante & bien écrite.

M. Maupin y parle en homme touché de la misère du peuple. Réduit au pain pour toute nourriture , « celui qui engraisse le bœuf ne l'engraisse pas pour lui ; celui qui fait croître le vin ne le fait pas croître pour lui. » La chair des animaux , *le sang de la vigne , ou de la terre* , auxquels la nature nous donne à tous un droit égal , lui sont interdits par son indigence.

Comment le rétablir dans ses droits d'homme ? En l'enrichissant. Mais comment l'enrichir ? En vain l'or

abonde , foisonne & coule comme l'eau ; cette source de jouissances ne coule que pour les riches ; le pauvre ne peut y puiser. *L'or se vend* , il ne se donne pas ; & le pauvre n'a pas de quoi l'acheter.

La seule richesse du peuple , c'est une meilleure culture , dont les fruits seraient l'abondance & le bon marché. En vain déchargerait - on le cultivateur du poids des impôts : tant qu'il cultivera mal , il restera pauvre.

Or , « on cultive mal , on cultive sans principes & même contre ses propres principes , on laboure mal , on fume mal , on fait , sinon toujours , car il peut y avoir des exceptions , au moins le plus souvent , tout à tort & à travers ; en sorte qu'à considérer ce qu'est notre agriculture en comparaison de ce qu'elle pourrait être , on peut dire en général qu'elle n'est qu'un pur *gaspillage*.

De là , de ce gaspillage de nos terres , la médiocrité de nos récoltes en tout genre ; de là , moins de grains , moins de vin , moins de foin , moins de bois , moins de lin & de chanvre , moins de fruits , moins de toutes les productions de la terre ; de là , moins d'hommes , moins de bestiaux , moins de troupeaux , moins de volaille ; de là , moins de subsistances en tout genre ; de là , la détresse du pauvre. » Je ne crois pas qu'on puisse le nier.

D'où vient cette mauvaise culture ? De ce qu'on cultive trop de terres. Cultivons - en moins , & cul-

tivons-les mieux. Abandonnons - en la moitié, & la moitié restante produira plus que ne produisait le tout. C'est le précepte des anciens. Virgile dit :

*Laudato ingentia rura ,
Exiguum colito.*

Et Hésiode plus énigmatiquement : « Insensés ! qui ne veulent pas voir combien la moitié est plus que le tout. »

Il faut donc , selon M. Maupin , cultiver la moitié moins de terres , & les fumer au double , au triple , & leur donner plus de labours , & plus profonds. Je crois encore qu'il a raison.

Il se donne la peine de répondre à l'objection des imbécilles , qui alleguent l'ancien usage pour toute raison. Nous croyons que c'est perdre son tems.

Il leur dit : direz-vous au bon cultivateur ? « Vous donnez quatre , & même cinq labours à vos champs , quand il le faut : n'en donnez plus que trois ; c'est l'usage. Vous mettez dix , douze & quinze charretées de fumier par arpent : n'en mettez que cinq ou six ; c'est l'usage. » Il faudrait donc lui dire aussi : « vous récoltez dix ou douze setiers par arpent : c'est trop ; n'en recueillez que quatre , cinq , ou six tout au plus. Faites comme les autres qui s'appauvrissent : & vous vous enrichissez , vous ! vous êtes un fou. »

Couvrez de troupeaux & de fumier une ferme qui ne produisait que trois , quatre setiers par arpent :

elle en donnera dix. On en a fait l'expérience : l'auteur a offert de le répéter en grand , *comme tout le monde fait* , dit-il. Je ne le fais que depuis que j'ai lu la brochure.

Par l'engrais & la bonne culture , on doublera donc en général le produit des terres. Par cet engrais qu'ils fournissent à la terre , les bestiaux lui rendent infiniment plus qu'ils n'en tirent pour leur subsistance.

Mais lisez vous-même cette brochure ; elle n'est ni longue , ni ennuyeuse. Achetez-la même , ayez-la , si vous vous mêlez de culture ; elle n'est pas chère.

Le titre annonce un *plan de culture* : mais l'auteur veut le faire désirer ; il ne le publiera qu'autant qu'il se croira sûr que ce plan sera généralement utile. Il demande que ceux qui s'y intéresseront lui écrivent pour demander qu'il devienne public & pour souscrire. S'ils sont en assez grand nombre , l'ouvrage paraîtra : sinon , non. Hé ! pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas faire tout le bien qu'on voudrait , faut-il se dépitier & ne plus même vouloir faire celui qu'on peut ? . . . Enfin , il faut croire que M. Maupin a ses raisons pour exiger ainsi le vœu de toutes les provinces du royaume : mais les ignorant , comme nous le faisons , nous ne saurions l'approuver en cela.

C.



Procédé facile & complet pour faire & améliorer les vins. A Paris, & à Lausanne chez Grasset, 1781.

AUTRE brochure, que chacun devrait se procurer & étudier dans un pays de vignobles, comme le nôtre.

Ceux de nos gens qui ne sont pas d'une humeur trop moutoniere, & qui n'ont pas juré de se conformer aveuglément à la routine, retireront du fruit de cette lecture.

Quoique depuis si long-tems nous soyons cultivateurs de vignes & faiseurs de vin, l'art de la vigne & celui de faire le vin n'existent pas encore parmi nous. On n'a pas fait des observations assez nombreuses & assez suivies, on n'a pas assez multiplié les tentatives en tout genre, on n'a pas même des principes assez vérifiés, assez approfondis, pour savoir à quoi s'en tenir. Quelques principes vagues, appuyés du suffrage presque universel de nos vignerons, dont la physique est assez mauvaise, ou de nos encaveurs, autres phyficiens tout aussi instruits; voilà les graves autorités que nous suivons dans cette matiere.... De grace, mes chers compatriotes, malgré toutes vos grandes lumieres sur la vigne & sur le vin, écoutez au moins M. Maupin; il mérite de l'être.

Ce n'est qu'au bout de vingt ans d'expériences faites avec soin, faites en grand, souvent répétées en différentes provinces, qu'il donne au public ses

découvertes. Par-tout où on a suivi la méthode, elle a réussi ; il vous en produit de bons certificats : pourquoi ne vous réussirait-elle pas aussi ?

« Ah ! tout cela est bon pour la France, disent nos raisonneurs à préjugés : mais ici, c'est tout autre chose. » Je voudrais bien savoir pourquoi. Mais enfin, essayez : que risquez-vous ? & certes il en vaut bien la peine.

Si vous avez la foi en lui, il vous promet de vous apprendre à faire dans les plus mauvaises années, avec les plus mauvais raisins, un bon vin, un vin qui se conservera. . . . C'est trop promettre ; cela est impossible. . . . Soit ! Mais, encore une fois, essayez. Je ne crois pas à la pierre philosophale ; & pourtant, si on m'assurait bien positivement que je la trouverai au bout de huit jours par un procédé tout simple & point coûteux, j'essaierais.

De plus, ne croyez pas que M. Maupin soit de ces gens à qui rien de tout ce qui se fait ne plaît, & qui veulent tout changer pour le seul plaisir de changer. Non ; je vais vous prouver le contraire.

Vous savez que la grappe, ou la *raffle*, est fort décriée aujourd'hui : M. Maupin prend son parti. M. l'abbé Rosier prétend qu'il faut toujours égrapper ; M. Maupin qui, par parenthèse, est de fort mauvaise humeur contre M. l'abbé Rosier, soutient qu'il ne faut presque jamais égrapper.

« Eh bien ! me direz-vous, voilà toujours ! ces

maudits savans ne s'accordent jamais ! Et puis , qui croire ? ... » Belle question en vérité ! Celui qui a raison , celui qui vous prouve qu'il a raison , celui dont l'expérience confirme les raisons. Eh , lecteur ! pour un homme de bon sens , comme vous ! ...

Au reste , ce n'est ici que le prélude d'un grand ouvrage sur les vins , qui ne paraîtra qu'autant que ce sera le vœu général des provinces de vignobles ; chose dont l'auteur jugera par le nombre des souscriptions par écrit qu'il aura à la fin de juillet. Hâtez-vous donc d'écrire à *M. Maupin , rue du Pont-aux-Choux , au petit hôtel de Poitou , à Paris*. Et vous aurez leçon par leçon , de fix semaines en fix semaines , pour vous donner le loisir de bien étudier chaque leçon , un traité complet de *l'Art des vins*.

L'Art de la vigne fera un autre traité à part , & paraîtra de même & aux mêmes conditions. La nouvelle méthode de culture qu'on y enseigne , économiserait généralement les deux tiers des engrais , le quart des échelas , faciliterait la main-d'œuvre , & donnerait dans toutes les vignes tout au moins un cinquième de plus. Voyez , consultez - vous : voulez-vous souscrire ?

Que s'il n'y a pas assez de souscripteurs , « je préparerai mon livre , dit M. Maupin ; mais je ne le donnerai pas. Et apparemment d'autres ne le donneront pas non plus. » Et qui fait si à sa mort il ne fera pas brûler son manuscrit ? Ainsi , pensez - y.

Convenons que voilà un auteur qui le prend avec le public sur un ton un peu fier & singulier. C.

La prise de Sainte-Lucie. Drame en un acte. A Lausanne, chez Grasset, 1781.

JE ne ferai ni analyse ni critique de ce petit drame. Il annonce, dans M. Muller de Friedberg son auteur, de la sensibilité & des talents.

On pourra reprocher à l'épître dédicatoire d'être un peu entortillée, à l'intrigue d'être un peu romanesque, au style d'être un peu emphatique : mais c'est un drame.

Je le recommande aux dames. Elles le trouveront, comme il est, *intéressant* & rempli de *sentiment*. Moi-même qui n'aime guère les drames, il m'a souvent ému. Il est vrai que cela ne prouve rien : il est plus aisé, dans ces sortes d'ouvrages, de remuer le cœur que de contenter le goût.

Un caractère qui m'a beaucoup plu, qui est dramatique & en général bien rendu, c'est celui d'un marin Anglais, grossier, mais généreux, & sensible malgré lui. Un de ses amis lui dit en forme de reproche : « Je vous estimais, j'avais bonne opinion de vous. » Il répond froidement en continuant à fumer & croisant les jambes : « comme il vous plaira. » Et lorsque là-dessus son ami se récrie : « que vous êtes singulier ! -- Ne vous embarrassez pas, repli-

que-t-il d'un ton très - sérieux ; c'est mon affaire d'être singulier. »

Ce même ami lui reproche-t-il de ne pas aimer les réflexions ? « Si fait , reprend - il brusquement , je les aime , lorsqu'elles sont courtes & peu fréquentes. »

Est - il témoin d'une scène trop attendrissante ? « Si cela continue , je fors , dit-il : ma foi , je n'y tiens plus. » J'avoue que de semblables traits me plaisent davantage que tous les plus beaux sentimens du monde.

C.

Compte rendu au ROI par M. NEKER. Brochure in - 4°. Paris , 1781.

C'EST n'est guere du ressort de la littérature : mais je ne puis m'en taire ; j'ai besoin de louer & le monarque & l'administrateur.

Avec quelle satisfaction ne se lit point le compte que M. Neker rend à son roi , à la France , à l'univers , à la postérité , de tout ce qu'il a fait & de tout ce qu'il veut faire encore ! On voit qu'il a porté ses regards sur toutes les parties de l'administration , & l'étendue de ses vues bienfaisantes ne nuit point à leur justesse. On aime la manière dont il parle de soi : il ose se rendre justice , & c'est sans orgueil ; on lui fait gré de cette franche & noble estime de soi-même , qu'il témoigne par - tout , & de cette fiere confiance qu'il a eue en l'opinion publique , que

J'événement a si bien justifiée. Oui , l'on doit au public de croire fermement qu'à *la longue & en général* , il rendra toujours justice à la vertu sincère & persévérante. Qui l'a cru & s'en est mal trouvé ?

J'ai lu cette brochure avec enthousiasme ; & si quelque chose peut augmenter la gloire de M. Neker , c'est ce compte rendu.

Qu'il y dit simplement de grandes choses ! que de clarté , de candeur , de précision ! Cela rappelle ce vertueux Romain , qui voulait qu'on lui bâtît une maison transparente , parce qu'il ne pouvait que gagner à être vu.

Moi , qui ne crois connaître un homme qu'après l'avoir entendu , je trouve que la manière dont parle ici M. Neker le fait bien mieux connaître encore que tout ce qu'il avait fait. On y voit son âme ; & tout ce qu'il a fait en reçoit un nouveau lustre,

Enfin , je suis Suisse : & en lisant cet ouvrage , je desirais d'être Français , pour vivre sous un tel roi. Heureuse France ! tu as retrouvé un Sully , & ton souverain lui accorde cette généreuse confiance que les semblables de Henri sont seuls dignes & capables d'accorder. C.



THÉÂTRES.

T H É A T R E S.

Le Jaloux sans amour , comédie en cinq actes , en vers libres ; par M. IMBERT. Représentée pour la première fois par les comédiens Français , le 8 janvier 1781. Prix 30 s. Paris , Lambert & Baudouin , Delalain & veuve Duchesne , 1781 , in-8^e de 152 pages.

ON plaint dans le monde les journalistes , & l'on a raison. Obligés d'exercer une critique sévère , ils sont continuellement placés entre l'estime d'une partie du public , & la haine de l'autre. Il n'est d'auteur si mince qui n'ait sa coterie , son bureau d'esprit & ses partisans ; & Dieu fait quel tapage font tous ces gens-là , lorsqu'on brise l'idole qu'ils se sont plu à encenser , à créer même ! Le devoir impérieux qui nous force à dire la vérité , nous oblige quelquefois à humilier l'amour-propre d'une autre classe de gens de lettres , qui , n'ayant que leurs ouvrages pour appui de leur réputation , méconnaissent tous les petits moyens en usage aujourd'hui pour se faire valoir , & méritent à ce titre , sinon des éloges , au moins des égards. Il est donc impossible qu'un critique puisse avoir des amis. Ce doit être un homme impassible , détaché de

Mars. 1781.

E

tout, & dont le seul devoir est d'annoncer la vérité sans aucune acception particulière.

Mais si cette fonction honorable est souvent dure & pénible, on peut aussi lui appliquer cette pensée d'Ovide : *Sunt quoque gaudia luctus*. Lorsque le mérite d'un ouvrage s'accorde avec le cas particulier qu'on fait de l'auteur, lorsque cet auteur joint à beaucoup de talens un caractère aimable, une âme honnête & toutes les vertus sociales, c'est alors qu'on jouit d'une satisfaction vraiment pure. On ne craint point que le public démente un éloge fondé sur des titres réels & reconnus ; & le tribut qu'on paie à l'amitié devient plus cher, quand elle n'est que l'écho des gens éclairés, véritables & seuls juges des ouvrages d'esprit.

Tel est absolument le cas dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui. Liés d'une étroite amitié avec l'auteur du *Jaloux sans amour*, nous ne craindrons point qu'on accuse nos éloges de partialité, ni notre critique d'acharnement. Nous nous devons avant tout au public qui nous honore de sa confiance, & que nous nous ferons un devoir sacré de ne trahir jamais. C'est pour tâcher d'y répondre que nous allons d'abord présenter, selon notre coutume, une analyse très-succincte de cette comédie.

ACTE PREMIER. Frontin, valet du comte d'Orson, repassant ses occupations, se plaint de ce que son maître l'oblige de veiller en même tems sur sa

femme & sur sa maîtresse. Ce dernier point est un mystère ; car le comte d'Orson qui n'aime pas sa femme , & cependant en est jaloux , a intérêt de cacher son inconduite aux yeux du marquis de Renville , son oncle , dont il redoute la colere. Frontin est surpris dans ses réflexions par le chevalier d'Elcour , ami de d'Orson , dont il doit bientôt épouser la sœur , & qui , s'intéressant vraiment aux chagrins de la comtesse , voudrait tirer du valet quelque éclaircissement sur la conduite de son maître. Mais celui-ci ne se laisse point pénétrer , & fait place à la comtesse qui vient déplorer son sort , & s'entretient avec d'Elcour sur son futur mariage : elle craint la suite d'une jeunesse impétueuse ; mais le chevalier la rassure gaiement , & s'étend en éloges sur sa maîtresse. Il est interrompu par le marquis de Renville qui , ne connaissant pas les travers de son neveu , félicite sa niece sur le bonheur dont il croit qu'elle jouit. Resté seul avec le chevalier , il ne veut pas que celui-ci rende mademoiselle d'Orson plus heureuse que la comtesse. Ce qui finit cet acte d'une façon assez plaisante.

ACTE II. Nouvel entretien du marquis & du chevalier , qui cesse à l'arrivée du comte d'Orson. Ce jaloux s'annonce d'une manière fort heureuse. Il raconte une aventure arrivée la veille , qui l'a beaucoup intrigué. Sa femme croyant embrasser son mari , s'est jetée dans les bras de d'Erbon qu'il conduisait chez elle ; & l'on conçoit qu'une telle méprise n'est pas

amusante pour un homme du caractère de d'Orfon. Le chevalier, resté seul avec celui-ci, lui reproche sa jalousie, à qui le comte donne le nom d'honneur. Suit une scène fort agréable entre d'Elcour & mademoiselle d'Orfon. Cette jeune personne, élevée au couvent qu'elle déteste, est d'un caractère enjoué, & son aimable ingénuité ajoute encore à ses graces. Elle se fait du mariage une idée très-agréable, espérant que le chevalier la fera toujours rire; ce qui fournit à celui-ci cette réflexion aussi sage que bien exprimée :

. . . Plus d'une fille aux autels amenée
N'a pas d'autre amour dans le cœur.
Du couvent ainsi la laideur
Embellit souvent l'himénée.

Un entretien du comte & de la comtesse interrompt cette scène charmante, & que le public a toujours vivement applaudie; il roule en explication sur l'aventure de la veille. Madame d'Orfon y déploie une partie de sa sensibilité, & le comte ému se félicite de ce que sa sœur vienne mettre fin à son embarras. Cette jeune personne restée seule, s'aperçoit que sa belle-sœur a du chagrin, & redoute pour elle un pareil sort dans l'engagement qu'elle va prendre. L'aversion du couvent la détermine, & elle finit le second acte par cette réflexion très-naturelle dans une jeune fille :

S'il est vrai qu'à mon âge
 Le couvent ou l'himen soit notre seul partage ,
 Quiconque aura connu le premier un moment ,
 Ne voudra que du mariage :
 Ce doit être un dur esclavage ,
 S'il fait regretter le couvent.

ACTE III. Scene entre la comtesse & mademoiselle
 d'Orson qui acheve de développer son caractère naïf
 & ingénu. Sa belle-sœur lui donne d'excellens conseils ,
 mais laisse percer , malgré elle , sa douleur. La jeune
 personne n'est pas la dupe de ce calme affecté.

Elle dissimule en vain ;
 Quand elle dit qu'elle est contente ,
 Elle le dit d'un ton chagrin.

J'en reviens toujours là. Ma sœur aura beau dire :
 De quelqu'ennui secret son cœur est dévoré ;
 Chaque fois que je la vois rire ,
 Je vois toujours qu'elle a pleuré.

Le marquis & le comte viennent interrompre mademoiselle d'Orson qui les laisse seuls. L'oncle , toujours la dupe de son neveu , le félicite sur son mariage qu'il s'applaudit d'avoir fait. Mais Frontin , qui vient avertir son maître que sa maîtresse l'attend ce soir , pense tout découvrir. Heureusement ce valet , aussi intelligent que fidèle , ne s'exprime que par *on* : ce qui produit une scène assez plaisante. Le marquis se retire , & laisse à Frontin la liberté de s'expliquer avec son maître autrement qu'à l'impersonnel. Le

chevalier qui voudrait défabuser d'Orson de son fol amour, imagine de faire à sa maîtresse une déclaration, & d'y joindre le présent d'un écrin pour achever de la séduire. La crainte de se perdre lui-même auprès de mademoiselle d'Orson, si la chose est découverte, ne peut l'emporter sur le chagrin de voir la comtesse malheureuse. Une fausse délicatesse l'empêche de lui découvrir son projet, & nous verrons par la suite qu'il est sur le point de devenir la victime de cette réserve. Nouvel entretien de madame d'Orson & de son mari, qui achève de dévoiler son caractère jaloux, soit par ses actions, soit en approuvant la sévérité du marquis d'Herté qui, sur un prétexte assez léger, vient d'obtenir un ordre contre sa femme. A cette scène touchante en succède une fort comique & neuve au théâtre. Lisette & Frontin viennent chacun de leur côté avertir, l'une la comtesse, l'autre le comte, de l'intrigue du chevalier, & de l'infidélité de Sophie. Le comte s'apercevant de la double confidence, rentre pour laisser le champ libre à sa femme. Mais la comtesse se retire aussi, & les deux valets restent seuls, après avoir reçu séparément l'ordre de leurs maîtres de venir achever chez eux la confidence. Scène plaisante entre Lisette & Frontin. Celle-ci ne peut rien tirer de son mari, précisément parce qu'il est son mari. Réflexions très-gaies & malheureusement trop vraies sur le mariage, &c.

ACTE IV. Nouvelle scène entre le chevalier &

mademoiselle d'Orson , interrompue par l'arrivée du comte qui vient s'éclaircir avec Frontin d'un prétendu rendez-vous donné par sa femme à d'Erbon pour ce soir. Ce rendez-vous , qui n'a pour objet que la répétition d'une fête qu'on doit donner le lendemain à d'Orson , est interprété par ce jaloux de la façon la plus criminelle. Son valet achève de l'accabler , en lui apprenant l'infidélité de sa maîtresse ; en sorte que le comte se trouve dans le plus étrange embarras. Quelque chose qu'il fasse , il est sûr d'être trahi. Cependant sa jalousie l'emporte sur son amour ; il envoie Frontin chez Sophie , & se propose de rester pour épier la conduite de sa femme. Scene fort courte entre le comte & la comtesse. Le chevalier survient , & c'est en sa présence que madame d'Orson qui a appris l'envoi de la lettre & de l'écrin , l'accuse d'infidélité & nomme même Sophie. Embarras du chevalier qui ne peut se justifier sans manquer son dessein. Il sort en priant d'attendre pour le juger , au moins jusqu'à la fin du jour. Le marquis vient achever de désespérer son neveu , en lui racontant les propos qu'un commandeur tient sur son inconduite. Embarras de M. d'Orson , qui déguise sa contrainte par un rire forcé , &c. &c.

ACTE V. Le comte entreprend de dissuader le marquis de s'éclaircir de l'histoire du commandeur. Frontin vient l'avertir que quelqu'un le demande , & resté seul avec son maître , lui apprend qu'il a posé des

E iv

gens pour épier Sophie, mais qu'elle doit bientôt le faire avertir de l'heure du bal, comme ils en sont convenus le matin. Le comte s'absente un instant; & comme il a vu sa femme lisant dans le jardin un papier qu'elle a caché en le voyant paraître, sa jalousie s'en est alarmée. Ce papier n'est pourtant qu'un rôle dans le divertissement qu'on prépare pour la fête de d'Orson; mais Lisette se plaît à le tourmenter en lui donnant le change; elle veut après le détromper; mais la colere du comte est à son comble, & elle fuit pour l'éviter; &c. &c. Méprise du valet de Sophie, qui prend le marquis pour le comte. Frontin qui survient emmene ce valet qui, s'exprimant toujours par elle, n'a rien découvert. Le comte se cache pour épier sa femme qui ne tarde pas à paraître, & qu'il surprend écrivant un billet. Pour déguiser sa rage, il reparle de l'affaire du marquis d'Herté; mais sa jalousie ne pouvant enfin se contenir, il accuse la comtesse qui, croyant qu'il s'agit du divertissement dont on a fait mystère, porte à son comble la colere de son mari, en cherchant à se justifier. L'arrivée du marquis oblige cependant d'Orson de se contraindre; & pour prouver qu'il n'est pas jaloux, il veut persuader à son oncle que le billet surpris était adressé à lui-même. Quoique la maniere dont il l'interprete ait rappelé une situation à peu près semblable des *Dehors trompeurs*, elle ne laisse pas de jeter ici beaucoup de comique, d'autant plus agréable qu'il est vraiment en situation. Le

chevalier vient enfin éclaircir tout ce mystère , & apprend au marquis que le billet était pour d'Erbon. Il en explique le sujet ; & pour confondre entièrement le comte , il achève de lui dévoiler l'infidélité de Sophie. Ce dernier coup accable d'Orson , & le fait rentrer dans son devoir. C'est ainsi que par les soins d'un ami généreux qui s'est sacrifié lui-même , il reconnaît & l'innocence de sa femme & la perfidie de sa maîtresse. Le chevalier épouse mademoiselle d'Orson , & termine la pièce par ces vers qui en font en quelque sorte la moralité :

.....
 Quand un cœur a beaucoup d'amour ,
 On lui pardonne un peu de jalousie ;
 Mais sans amour, sans cesse être en courroux ,
 La tyrannie est aussi trop cruelle ;
 Et c'est bien le moins qu'un époux ,
 S'il use du pouvoir de vivre en infidelle ,
 Renonce au droit d'être jaloux.

Tel est l'extrait fidèle du plan de cette comédie.

Nous remarquerons d'abord que le caractère de d'Orson , qu'on n'a pas manqué d'accuser M. Imbert d'avoir imaginé , est un de ceux qu'on rencontre malheureusement le plus dans la société. Combien d'hommes , plus jaloux de ce qu'ils appellent leur honneur que de leur réputation , vivent dans le crime , & veulent que leurs femmes vivent dans la contrainte ! Les larmes de ces épouses infortunées coulent dans le

silence , & l'on doit savoir gré au philosophe sensible qui les recueille pour attendrir ses concitoyens. On pourrait dire cependant que cette rigidité du mari tourne quelquefois au profit des mœurs , puisqu'en éloignant leurs femmes du plaisir , ils les éloignent aussi du désordre. Mais ces exemples sont rares. L'épouse vertueuse souffre & gémit ; celle qui aurait du penchant au crime , trouve toujours les moyens de se satisfaire. Il est donc de l'intérêt de la société d'en bannir ces tyrans qui la déshonorent par leurs actions , en la privant par leur jalousie , de son plus bel ornement.

Si nous considérons alternativement tous les personnages de la piece , nous découvrirons dans tous un but moral ; & il nous semble que cette regle n'est pas la plus mauvaise pour juger une comédie. Nous verrons dans le chevalier d'Elcour un homme estimable , revenu des égaremens de la premiere jeunesse , & qui n'en a conservé que cette folie aimable qui tourne au profit de la société , & qui paraît être le cachet de la nation Française.

La comtesse nous présente une femme attachée à ses devoirs , aimant son mari , & malheureuse par excès de sensibilité , ne s'occupant que de lui plaire , & payant ses mépris par la plus tendre affection.

Mademoiselle d'Orson a toute la franchise de son âge sans en avoir les défauts. Nouvellement sortie du couvent , elle ne voit le monde que du côté favo-

rable , & tout se peint en beau dans son imagination riante. Ce caractère nous a paru neuf au théâtre , où l'ingénuité ne paraît guere que pour servir de masque à la finesse , au lieu qu'elle sert ici de parure à la vertu.

Le marquis de Renville est un vieux militaire franc & loyal , qui croit au bien parce qu'il est honnête , & est fort éloigné de soupçonner qu'on cherche à le tromper ; s'il est un peu bavard , c'est un défaut qu'on doit pardonner à son âge , mais que sous la plume de M. Imbert on est rarement tenté de lui reprocher. Nous ne pouvons disconvenir que ce personnage n'ait beaucoup gagné à la lecture. La nullité de talens & d'intelligence dans l'acteur qui remplissait ce rôle au théâtre , a dû nécessairement en affaiblir l'effet , & il faut qu'il soit aussi bon qu'il est dans l'ouvrage , pour n'avoir pas paru détestable sur la scène. C'est qu'il ne suffit pas d'avoir un gros ventre pour bien jouer la comédie , & que cet art exige une infinité de qualités qui manquent à cet acteur , & que son âge & la nature de son esprit ne lui permettront jamais d'acquérir.

Il n'est pas , jusqu'aux deux rôles de valets , dont M. Imbert n'ait su tirer un parti très-agréable. Celui de Frontin est conçu avec beaucoup de gaieté , & lié à la pièce d'une façon très-adroite. Il a été rempli avec infiniment d'intelligence par le sieur Dazincourt , sujet vraiment précieux pour la comédie , & dont

les talens deviennent de jour en jour plus chers aux véritables amateurs de l'art dramatique.

Si après avoir parcouru les différens caractères de cette comédie, nous jetons un coup - d'œil sur la contexture du plan, nous n'aurons encore que des éloges à donner à l'auteur. Il est certain que la marche de la pièce est infiniment simple, que rien n'est étranger au sujet, & que l'intrigue n'est pas plus compliquée qu'elle doit l'être dans une pièce de caractère, où tout doit concourir à faire valoir le personnage principal. On a voulu lui trouver des ressemblances avec *le Préjugé à la mode*, *le Jaloux défabusé*, & *le Jaloux honteux de l'être*. Mais nous croyons que ces ressemblances existent plutôt dans le sujet même que dans la manière de le traiter, & qu'elles sont inséparables de la nature des quatre caractères qui sont à peu près les mêmes. L'art du poète consiste à varier les nuances & à les présenter sous des jours & dans des circonstances différentes; & c'est un mérite qu'on ne peut sans injustice refuser à M. Imbert. Il est certain qu'il a su tirer un grand parti de la jalousie de d'Orson, & qu'il fallait beaucoup d'art pour ne le rendre que ridicule. Il est resté dans les bornes de la muse comique; & le moyen qui ramène le comte à la vertu, n'est pas moins noble qu'attachant. Un autre mérite qu'on trouve très - rarement dans les comédies modernes, c'est que tous les personnages de celle - ci sont tellement liés au plan, qu'on ne

pourrait pas même retrancher celui de Dumon qui n'a que quelques lignes, sans nuire à la texture de la pièce. Ce talent d'attacher ses acteurs pour ainsi dire au sol de l'ouvrage, décele une grande connaissance du théâtre & des effets de la scène.

On se rappelle d'avoir vu, il y a quelques années, retrancher du jour au lendemain un acte entier dans une pièce, & un rôle dans un autre, sans que cette soustraction produisît d'autres effets que de diminuer de quelque tems la longueur de la représentation.

Il nous reste à parler du style du *Jaloux sans amour*; & c'est la partie de cet ouvrage qui a trouvé le moins de contradicteurs. Ceux qui déchiraient le plus la pièce, ces jeunes gens qui assiegent les foyers, & qui dans leur grosse gaieté espèrent montrer de l'esprit à force d'étourdir les honnêtes gens de leurs plats bons-mots & de leur insupportable babil, n'ont pu même parvenir à pouvoir en faire penser du mal. En plaignant l'existence malheureuse de ces êtres oisifs qui empoisonnent de leur fiel impur les productions du génie, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer (cet aveu dût-il leur déplaire) que le style de cette comédie nous a paru pur, élégant & châtié; que nous avons cru appercevoir que l'auteur avait évité tout ce clinquant de paroles stériles, ce cliquetis d'antitheses & de jeux de mots qu'on a reproché si souvent & avec raison aux pièces modernes. Sa diction est constamment sage, & véritablement dans le genre de la bonne

comédie ; & quoique le metre alexandrin nous eût paru mieux convenir au genre de l'ouvrage , nous avouons que les vers libres n'ont point empêché M. Imbert de rendre avec noblesse beaucoup de choses qui en étaient susceptibles. Nous l'invitons cependant à reprendre la mesure de douze syllabes dans les grandes comédies qu'il mettra par la suite au théâtre ; ne fût-ce que pour ne pas donner un exemple d'autant plus dangereux , qu'il a plus de talent qu'un autre pour en dérober les inconvéniens.

Plusieurs gens , écho de ces orateurs des foyers dont nous parlions , ont affecté de dire que *le Jaloux sans amour* était tombé. Il importe de démentir cette assertion fausse & téméraire. L'ouvrage a eu à la première représentation un succès balancé , il est vrai , par les amateurs des tréteaux du Boulevard , qui tremblent de voir renaître parmi nous le genre de la bonne comédie , & qui d'après ces principes ne devaient pas aimer celle de M. Imbert. Mais les véritables juges ont bientôt repris leurs droits , & le succès éclatant des représentations suivantes a dû pleinement venger l'auteur de l'injustice de cette partie du public dont l'estime & les suffrages doivent être un fardeau pour toute ame honnête. Les gens de lettres ont couronné ce succès , & l'impression de la piece n'a fait qu'accroître la gloire de l'auteur , en multipliant le nombre de ses juges.

Nous ne finirons point cet article , sans payer au

fiour Molé le tribut d'éloges qu'il nous a paru mériter dans le rôle du chevalier d'Elcour. La maniere noble, gaie & aisée dont il l'a joué, ne fait qu'accroître l'opinion avantageuse que nous avons depuis long-tems de ses talens & de son zele infatigable lorsqu'il s'agit de coopérer aux plaisirs du public.

Par M. G. D. L. R.



PIECES FUGITIVES.

Prière à l'Amour.

DOUCES inquiétudes, tendres agitations, revenez, hâtez-vous de troubler mon cœur ; son repos est un néant qui m'accable ! Véhémentes alarmes de l'absence, plus douloureuses que la mort, mais moins insupportables que l'apathie, refaïssez votre victime ; que je sois encore votre proie ! Oui, je me livre à tous vos tourmens ; quelque cruels qu'ils soient, je les préfère à l'indifférence. Transe mortelles de l'incertitude, qui avez tant de fois déchiré mon cœur en me laissant ignorer le sort de ce qui m'était cher, venez me tyranniser de nouveau. Hélas ! vos supplices me feront éprouver une existence pénible ; mais j'existerai. Doubtes affreux de n'être pas sincèrement & uniquement aimée, vous qui avez consumé ma vie en triplant sa durée par vos poignantes atteintes, puissiez-vous en dévorer le reste plutôt que de laisser mon cœur dans l'inertie ! Et vous, soupçons jaloux, qui avez si souvent embelli ma rivale en me défigurant à mes propres yeux, & qui pour comble de maux lui prêtiez des charmes qu'elle semblait ne me ravir que pour séduire mon amant, vous qui m'avez fait

fait ressentir mille morts en outrageant l'objet de ma tendresse par des doutes injurieux , redoublez vos supplices ; ils ne sont pas mortels , & ma situation me le paraît. O sort doux & cruel , toi dont les jeux inhumains ne m'ont fait connaître les charmes de l'amour , son ravissant délire , que pour m'enlever par des obstacles sans cesse renaissans l'objet de mon idolatrie , ne te laisse point de me persécuter ! Je ne me laisserai pas de souffrir , pourvu que tu me rendes mes transports ; tu m'as tout ravi jusqu'à la faculté d'aimer. J'ai tout perdu par tes coups , oui , jusqu'à l'espoir ; tu m'as accablée de malheurs si irréparables que tu m'as forcée d'appeller l'indifférence à mon secours : mes vœux indiscrets ont été exaucés , je meurs de regret ; ah ! fais - moi plutôt mourir de douleur.

Amour , je t'implore pour la seconde fois , ne crains plus ma fierté , ma résistance , mes combats ! Tu m'as trop appris que je ne puis vivre que pour toi & par toi ; j'éprouve trop que tes peines sont préférables aux plaisirs des autres passions. Qu'ils sont vuides les plaisirs attachés aux diverses affections des hommes ! Un seul regard d'admiration de l'objet aimé vaut mieux qu'un éloge universel ; la possession d'un cœur sensible & vertueux honore plus que le rang le plus distingué. Les trésors du monde , que sont-ils en comparaison d'un sentiment qui supplée à tous , qui comble ceux qui s'y livrent , & ne leur

Mars 1781.

F

laisse de desir qu'autant qu'il en faut pour goûter sans cesse de nouvelles jouissances ? Oui , amour , tout est toujours nouveau sous ton empire pour deux cœurs vraiment épris : le mien te fut si dévoué ! Malgré ses déchiremens , ses douloureuses étreintes étaient mêlées d'un charme qui n'appartient qu'à toi. Ne dédaigne pas son hommage ; accumule tous tes traits pour rouvrir ses blessures ; il s'immole , heureux de retrouver la vie par tes tourmens , puisqu'il ne peut exister que par tes peines & tes douceurs Qu'elles sont enivrantes ! Une seconde de contentement efface & fait oublier le plus long martyre. Qui peut dans l'univers égaler le divin prestige de ton saint enthousiasme ? Serait-ce la gloire ? . . . L'amante que tu couronnes n'est-elle pas en droit de se croire la première des mortelles ? Ne m'as-tu pas vue plus fière de ton approbation que de celle du monde entier ? N'ai - je pas renoncé à la vaine considération d'une célébrité flatteuse pour mon sexe , mais moins attrayante pour moi que ton invisible charme ? J'ai tout dédaigné pour toi , tout , parce que rien n'équivalait le bonheur que tu procures. Ah , que dis - je ! tout est néant auprès de toi. Oui , toi seul animes & donnes du prix aux objets qui te sont étrangers ; ton sentiment perfectionne & embellit tout , il épure le cœur qu'il enflamme ; ton encens enivre sans enorgueillir , parce qu'une utile crainte de ne pas assez plaire à l'objet aimé inspire & entretient une vraie

modestie. Tes bienfaits rendent heureux sans rendre inhumain ; la sensibilité que tu excites & alimentes sans cesse , rend compatissant aux peines des infortunés. Bien différent des autres passions , qui sacrifient impitoyablement tout ce qui peut leur nuire , tu respectes ce qui intéresse l'honneur & l'humanité : ton premier hommage est pour la vertu ; plus on t'est dévoué , plus on la révere. Un cœur vicieux ne peut connaître ton sublime enthousiasme ; mais celui qui est dominé par ton irrésistible pouvoir n'en est que plus délicat : tu le maîtrises sans l'avilir ; tu le charmes sans le corrompre ; & si quelques instans tu séduis la raison , c'est sans l'égarer. O amour , tu le fais , combien de fois tu fascinas la mienne , sans cependant l'aveugler ! Tu la troublas par tes tourmens bien plus que par tes délices ! Tu fais aussi , & trop peut-être , combien de fois j'ai gémì d'être également soumise à son empire & au tien. Pardonne ce douloureux , mais nécessaire partage ; il n'était cruel qu'e pour moi , il tournait tout à ta gloire , c'était pour mieux te servir. Où seraient tes triomphes sans les combats ? Je ne pouvais t'honorer à mon gré qu'en écoutant les conseils de la raison. Si son joug est sévère , le tien est dangereux ; permets donc , amour , unique charme de la vie , permets que la raison te combatte & s'empare quelquefois des rênes de ton empire ; elle te guidera , tu l'animeras de ton feu divin : consens qu'elle soit souveraine , & tu n'en seras pas moins

despote. Dans une ame honnête elle n'est que ta rivale & jamais ton ennemie , ne t'offense donc plus. Non ; ne redoute point ses efforts ni mes murmures : ce qui fit le désespoir de mon cœur , en ferait maintenant la félicité. Oui , je te demande des larmes ; si tes malheurs me forcent d'en répandre encore , elles auront plus d'attraits pour moi que l'expression d'une joie qui m'est inconnue depuis que tu as privé mon cœur de sa vie. Ton absence fait sa mort : reviens , reviens , dieu tendre & terrible , viens vivifier ce cœur dont tu fus & feras désormais la première divinité ! Il est tout dévoué à ton culte ; il fera sa gloire , son bonheur de partager son hommage , son existence , entre la vertu & l'objet qui la lui rendra encore plus chère par le desir de lui plaire davantage. . . . Mais que fais-je , imprudente que je suis ! en t'implorant de nouveau , je souhaite de devenir une seconde fois sensible à tes charmes : eh ! pourquoi ? quel est le mortel que tu destines à m'intéresser ? Si tu exauces mes vœux , ne dois-je pas craindre que le besoin d'aimer ne me fasse créer toutes les vertus que je desire dans celui qui engagerait mon cœur ? . . Ah ! amour , toi dont la pitié est la première vertu , sois insensible à mes maux , sois sourd à ma prière plutôt que de me tromper encore. Séduis-moi , j'y consens ; mais ne me trompe plus ; & si tes douceurs doivent encore me coûter des larmes , que la mauvaise foi , que l'hypocrisie , que la légèreté de carac-

rière n'en soient pas l'odieuse source ! Que le sort rassemble tous les obstacles pour me persécuter ; que les hommes & les dieux réunissent leur pouvoir pour traverser mon penchant ; n'importe : je supporterai tout , tant que je pourrai croire à la sincérité de mon amant. Mes soupirs seront douloureux ; mais la confiance en adoucira l'amertume : je ne parle point des horreurs de l'absence , elle enlève tout aux amans sensuels ; mais elle laisse des impressions ineffaçables , de tendres regrets , de brûlans desirs aux cœurs embrasés de ta flamme divine. O combien la chaîne se resserre alors ! Elle est plus forte que tous les liens matériels ; en est-il de comparables à ceux qu'entretient une tendre correspondance ? Que la sensation du tact est faible en comparaison du choc de deux cœurs qui s'élancent dans l'espace pour se réunir & ne former qu'un point ! La conversation la plus intime approche-t-elle de la véhémence des expressions d'une lettre ? Si auprès de l'objet aimé , l'ame d'une amante se fixe dans ses yeux , elle circule dans chaque mot lorsqu'elle écrit. La terre , les cieux , les mers , tout ce qui lui dérobe la vue de son amant , forme un voile protecteur de la pudeur , à l'abri duquel elle donne une pleine énergie à ses sentimens ; elle ose tracer ce qu'elle n'eût osé dire ; elle confie au papier ce qu'elle eût rougi de laisser appercevoir ; elle se permet , elle accorde tout , parce qu'on ne peut rien entrepren-

dre ; d'autant plus passionnée & généreuse qu'elle
 comble son vainqueur sans nuire à la vertu , elle se
 livre à une illusion dont le charme ne peut entraîner
 de remords , ni la durée produire la satiété & l'in-
 constance. Amour , ce sont de tes bienfaits ; au milieu
 de tes plus cruelles peines , tu mêles des douceurs.
 Hélas ! combien de fois ai - je été plus heureuse par
 une lettre où tu semblais respirer à chaque ligne , que
 par la présence de son auteur ! Absent , je ne re-
 doutais plus la fougue de ses desirs ; plus ils étaient
 impétueux , plus ils m'enchantaient : présent , je crai-
 gnais ses transports , je m'appréhendais moi-même.
 Ah ! tu as été trop souvent témoin de mes combats ,
 pour qu'il soit besoin de te les retracer : ce souvenir
 est un tribut de la reconnaissance que je te dois.
 Touché de mes larmes , tu te laissais vaincre , tu me
 cédaï une victoire dont ma sensibilité t'avait rendu
 le maître ; mais ce n'était que pour mieux régner dans
 mon cœur : mon triomphe te prêtait de nouveaux
 charmes , de nouvelles forces ; il te rendait l'arbitre
 de mon sort , le possesseur de tout mon être. O
 vous , amans sensibles & délicats , qui brûlez d'ob-
 tenir le compliment d'un tendre aveu , sachez domter
 vos sens , si vous voulez multiplier vos jouissances &
 les rendre éternelles ainsi que votre amour ! L'amante
 qui aime & qui résiste , apprête sans cesse de nouveaux
 triomphes à l'amour-propre. Cette passion veut être
 nourrie ; la vertu d'une maîtresse , ou si l'on veut ,

une sage fierté est son plus pur aliment : le cœur humain sent-il le prix d'un bien qui lui est abandonné ? Non , il lui faut des obstacles qui contrarient ses vœux & flattent son orgueil tout à la fois : une conquête disputée a bien plus d'attraits ; souvent même elle n'en a que par les difficultés. Doux espoir , tendres craintes , soyez inséparables dans le cœur de mon amant ! . . . Qu'ai-je dit ? où est cet autre moi-même , pour qui seul je dois & je veux respirer , si jamais je me rengage ? Amour , veux-tu que je t'en trace le portrait , tandis que je suis libre & que j'ai la faculté de choisir ? Qu'il soit doué d'une ame de feu , d'un cœur tendre , d'un esprit juste ; que son opinion soit indépendante des circonstances ; qu'il allie la noblesse & la simplicité dans toutes ses actions ; que la candeur soit sa première vertu , que la franchise soit son plus grand défaut ; que son jugement prévale sur son esprit ; qu'on puisse plus estimer sa conduite en général qu'en admirer quelques traits épars ; qu'il ait plus de bonté que de douceur ; qu'il soit aussi facile à pardonner que prompt à ressentir une offense ; (a) qu'il porte l'amour du bien jusqu'à l'enthousiasme ; qu'il soit délicat sur l'honneur jusqu'au scrupule , & qu'il étende cette délicatesse jusqu'à la plus sévère exactitude sur la probité ; que sa parole

(a) C'est donc un mérite aux yeux des femmes que la sensibilité à l'offense!...

soit inviolable quand même sa volonté changerait ;
 que ses promesses soient sacrées ; qu'il soit encore plus
 honnête qu'aimable. . . . Amour ! tu fais si ce souhait
 est sincère ; tu connais mon cœur, puisque c'est toi qui
 lui as fait acquérir des vertus ; si le mortel dont j'esquisse
 le portrait avait toutes les qualités que je desirer , il
 serait non-seulement le plus accompli des hommes , le
 plus beau , mais il deviendrait un dieu à mes yeux ,
 s'il savait aimer , & aimer comme je l'imagine. Je
 voudrais qu'il fût susceptible de tous les goûts , &
 que je fusse sa seule passion ; que son ame ouverte à
 tous les plaisirs , n'en trouvât de complets qu'en ma
 présence ; qu'il aimât les arts , les talens ; qu'il cultivât
 les lettres & ne chérît que moi ; qu'il ne recherchât
 la fortune que pour le bon usage qu'il en pourrait
 faire en faveur de ses amis malheureux , ou des indi-
 gens , & jamais par vanité. Si la nature avait mis dans
 son cœur des passions nuisibles à la tendresse , je les
 lui pardonnerais , pourvu qu'elles fussent toutes subor-
 données à l'amour ; car point de gloire , de jouissances ,
 où il n'y a point de rivalité : mais je voudrais qu'en
 se livrant à d'autres soins , il rapportât tout à moi ;
 qu'il me vît dans tous les objets ; que le son de voix
 d'une femme aimable lui fît sentir que la mienne seule
 peut aller jusqu'à son cœur ; qu'en admirant les talens
 les plus séduisans réunis à la beauté la plus attrayante ,
 il pensât qu'une de mes vertus équivalait & sur-
 passe même ce qu'il voit. Je consentirais qu'il apprê-

nait tout ce qui est estimable hors de moi , & qu'il
 dédaignât tout lorsqu'il s'agirait de me le comparer.
 Si ses talens ou ses connaissances lui obtenaient des
 couronnes , je desirerais qu'il fût sensible à cette gloire ,
 mais qu'il n'en fût touché que par l'opinion qu'il en
 ferait plus digne de mon attachement , ou plutôt par
 le sentiment que mon amour en rehausse le prix aux
 yeux du public comme aux siens. Si , placé fortuite-
 ment par les circonstances auprès des grands , il y
 obtenait un regard favorable du monarque , j'aimerais
 qu'en appréciant tout ce qu'il a de flatteur , il éprouvât
 qu'un tendre sourire de ma part porte plus de joie ,
 d'ivresse , dans son cœur qu'une faveur souvent in-
 fructueuse pour la fortune , & toujours mortelle pour
 le sentiment. Si ce qui fait le destin d'un courtisan
 dévoué à l'ambition éblouit un amant , l'amour a
 bientôt perdu son charme pour lui ; il n'est plus digne
 de ses faveurs ; en vain il les poursuit , il n'en fait
 que le simulacre. Divinité des ames tendres ! si tu
 veux que la mienne te soit encore soumise , fais que
 l'unique ambition de mon vainqueur soit de me plaire ;
 que ma tendresse lui tienne lieu de tout ; que sa pensée
 la plus habituelle , son affaire la plus importante soit
 de prévenir mes vœux ; que l'excès de sa passion lui
 fasse croire qu'il n'est point de bonheur comparable
 au sien ; qu'une estime fondée lui donne de la con-
 fiance en mes sentimens ; mais que l'enthousiasme de
 mes charmes lui fasse craindre & imaginer des rivaux

dans tous ceux qui me voient. Oui, qu'il soit un peu jaloux, pour que j'aie la douceur de le rassurer, de lui faire chaque jour de nouveaux sacrifices : les desirs ne se renouvellent que par de nouvelles alarmes ; que loin de moi une ardeur inquiète l'agite ; qu'il éprouve l'impérieux besoin de me revoir ; qu'il me l'écrive, me le répète mille & mille fois, s'il ne peut voler à mes pieds ; qu'il sente par-tout que je suis nécessaire à son existence ; que je sois le seul être qui donne la vie aux divers objets qui l'environnent ; qu'il s'honore de m'aimer ; qu'il m'en aime mille fois davantage en songeant que c'est moi qui lui suis chère ; qu'il m'aime avec excès, cependant qu'il ait encore plus de sensibilité que de passion ; que les extases du sentiment aient plus de charmes pour lui que toutes les jouissances.

Je m'arrête, amour, à ce dernier trait : ton pouvoir créateur, semblable à celui de la divinité qui te donna aux mortels pour leur félicité & sa gloire, achevera ce que les bornes de mon entendement ne me permettent pas de décrire, mais que ta puissance me fera sentir dans toute sa force dès que tu l'ordonneras. Ah ! tu n'as pas besoin, pour y réussir, d'offrir à ma vue un teint de lis & de roses, une belle chevelure, une taille majestueuse & légère, une jambe dessinée avec tes crayons ; je ne te demande pas de beauté, pas même de jeunesse ; non, quelle que soit la forme des traits que tu animes & l'enveloppe de l'âme que la mienne cherche & desire, elle réunira tout pour

moi, si tu mets ton feu dans son sein, ton tendre délire dans ses yeux lorsqu'ils seront attachés sur les miens : une douce erreur me le fera trouver plus beau que toi-même. Cette ébauche n'est qu'une tendre chimere de mon cœur. Amour, réalise-la ! Je deviendrai sensible à tes charmes, & tous mes vœux seront comblés. (a)

Par mad. B.



*Vers à M. l'abbé BESANÇON, qui a envoyé à l'auteur
un exemplaire de Blanc-blanc.*

UN grand homme par-tout fait mettre du génie.
Plus je relis vos vers, plus je les trouve beaux.
Heureux qui comme vous peut au sein du repos
Cultiver les beaux arts & mépriser l'envie !
Greffet peignit *Vert-vert* avec quelque énergie :
Mais ce *Vert-vert* n'était qu'un perroquet cloîtré,
Un bavard ennuyeux, un cagot désœuvré,
Indigne de paraître en bonne compagnie.
Hors de son monastere à peine est-il sorti,
Qu'on le voit oublier *oremus* & prieres,
Pour y substituer des propos militaires.
Notre saint voyageur fut bientôt perverti.

(a) Serait-ce donc là, quoi qu'en ait dit Vadé, ce qui plaît aux dames ? Je ne sais si l'amour exauça cette priere : j'ai lu quelque part qu'il exige de ses dévotes plus de simplicité de cœur.

Votre *Blanc-blanc* paraît être un héros plus sage.
 Il se fit du silence une éternelle loi ;
 Il aima sa maîtresse, il lui garda sa foi ;
 Et couchant avec elle, il lui plut davantage.
 Sa mort est affligeante. Un si grand personnage
 Pour le bien des humains devait vivre toujours :
 Mais la Parque, en coupant le fil de ses beaux jours,
 Semblait lui réserver un plus grand avantage.
 Il obtient un tombeau : vous lui rendez hommage.
 Dans la nuit du trépas *Blanc-blanc* fait des jaloux.
 De l'immortalité la mort devient le gage,
 Quand on a mérité d'être loué par vous.

Par M. DE ROSE-CROIX.



Stances élégiaques.

Ecce, mihi lacera distans scribenda camena.

MALHEUREUX ombrage
 Témoin de mes amours,
 Ton paisible feuillage
 Les réveille toujours.
 En pensant à Zélie,
 Je pense à mon malheur,
 Et la mélancolie
 S'élève dans mon cœur.

Dans ce séjour tranquille
 J'aime à la regretter,
 Et ma muse docile
 Se plaît à la chanter ;
 L'ennui qui me dévore,

(a) Que rien ne peut bannir,
 Me fait aimer encore
 Son triste souvenir.

Campagne solitaire,
 Lieu charmant qu'autrefois
 Dans ma douleur amère
 J'attristais (b) de ma voix,
 Comment *eus-je dû* craindre (c)
 Un sort plus malheureux ? ...
 Mais j'étais moins à plaindre
 Quand j'étais amoureux.

Tandis que l'espérance
 M'enchaînait sous sa loi,
 Tout était jouissance
 Et sentiment pour moi :
 D'une attente si pure
 Le soleil créateur (d)
 Donnait à la nature
 Un éclat enchanteur.

Privé de sa lumière,
 Mon cœur infortuné
 De la nature entière

(a) *Qui & que* placés trop près l'un de l'autre embarrassent la construction de la phrase, & font un mauvais effet.

(b) Expression heureuse. Elle rappelle le *mulcere aëra cantu* des Latins, dont elle est précisément l'opposé.

(c) *Eus-je dû* ; son sourd & désagréable. N'aurait-on pas pu dire ; *Hélas ! devais-je craindre ?* ...

(d) Ce vers & celui qui le précède ne sont pas clairs. *Le soleil, créateur d'une attente, & d'une attente pure ;* je n'entends pas cela.

Se croit abandonné ;
 Dans sa peine profonde ,
 Sans soutien , sans appui ,
 Il croit voir tout le monde
 Insensible pour lui.

Si je pouvais encore ,
 Après tant de douleurs ,
 Voir le ciel que j'implore
 Sensible à mes malheurs !...
 Mais les destins se jouent
 De mes vœux superflus ,
 Tous mes projets échouent ,
 Je n'en formerai plus. (a)

Adieu , vaine espérance , (b)
 Sors d'un cœur abusé !
 Ta trompeuse apparence
 M'en a trop imposé.
 Vas loin de ma misère
 Former d'autres liens ,
 Rends-les sous ta lumière (c)
 Plus heureux que les miens !...

En vain tu me rappelles
 Par de sons impuissans ,

(a) Ces deux derniers vers sont de la plus touchante simplicité.

(b) Zélie est-elle morte, ou mariée, ou absente pour toujours ? Le lecteur voudrait le savoir, & ne peut le deviner : tout ce qu'il fait, c'est que le poète n'espère plus rien ; mais pourquoi ? il devait le dire plus clairement. On n'aime point ces demi-confidences.

(c) *Sous ta lumière* ; expression incorrecte.

Le doux bruit de tes ailes
 N'agite plus mes sens.
 En vain dans la prairie
 Zéphir vient voltiger;
 Si la rose est flétrie,
 Peut-il la soulager ? (a)



Ode anacréontique , imitée du turc.

J'AI peu d'or , aimable Théone ,
 Et n'en demande point pour moi.
 O ma belle ! pourtant je voudrais être roi ,
 Mais pour t'offrir une couronne.
 Elle rougit , s'échappe ; elle hâte le pas ,
 S'arrête , court encor , mais ne se sauve pas.
 De son beau sein tombe une rose ,
 Que je m'empresse à ramasser.
 Je rejoins ma Théone , & lui vole un baiser ,
 Baiser plus doux que toute chose.
 Je lui dis : à présent je ne desire rien ;
 Ta rose & ton baiser sont un assez grand bien.

(a) Cette stance est agréable : mais *soulager* est-il le mot propre ? Dit-on que le zéphir ne peut soulager la rose flétrie ? ... Soulager une rose !





Avis.

LE Voyage historique & littéraire dans la Suisse occidentale serait hors de presse, si une maladie survenue à l'auteur n'avait interrompu son travail. Nous croyons devoir avertir le public qu'il sera bientôt en état de le reprendre, & nous espérons pouvoir satisfaire incessamment l'impatience de ceux qui attendent cet intéressant ouvrage.

La SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE
de Neuchatel en Suisse.

T A B L E.

<i>Sermons de M. Romilly, pasteur à Genève.</i>	Page 3
<i>Rousseau juge de Jean-Jaques, dialogue.</i>	23
<i>Histoire d'Alexis Goodman.</i>	45

L I V R E S N O U V E A U X.

<i>Supplément aux œuvres de J. J. Rousseau.</i>	55
<i>La seule richesse du peuple, &c.</i>	ibid.
<i>Procédé facile & complet pour faire & améliorer les vins.</i>	59
<i>La prise de Sainte-Lucie. Drame en un acte.</i>	62
<i>Compte rendu au Roi par M. Neker.</i>	63

T H É A T R E S.

<i>Le Jaloux sans amour, comédie en cinq actes, en vers libres.</i>	64
---	----

P I E C E S F U G I T I V E S.

<i>Prière à l'Amour.</i>	80
<i>Vers à M. l'abbé Besançon, qui a envoyé à l'auteur un exemplaire de Blanc-blanc.</i>	91
<i>Stances élégiaques.</i>	92
<i>Ode anacréontique, imitée du turc.</i>	95

NOUVELLES

POLITIQUES.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE. Les différends qui se sont élevés entre la Russie & cet empire, & qui menaçaient leur tranquillité respective, sont enfin arrangés. Après bien des oppositions, la Porte a consenti à reconnaître M. de Lascaroff en qualité de consul-général de Russie dans les deux provinces de Valachie & de Moldavie, ainsi que dans la Bessarabie. Elle a également consenti à recevoir ici les paquebots Russes qui viendront de la mer Noire, pourvu qu'ils n'y paraissent que sous la dénomination de bâtimens marchands, & sans appareil de guerre.

Les envoyés des Tartares Usbecks eurent le 16 janvier une audience solennelle du grand-visir, & l'on distribua aux Janissaires un mois de paie. La veille on avait lancé à l'eau un vaisseau de 60 canons: il y en a sur les chantiers un autre de 80, qui le fera dans quatre mois.

P O L O G N E.

Varsovie. Toutes les nouvelles de la Podolie & de la Volhinie confirment que les maladies y ont entièrement cessé. Le cordon Prussien existe encore; mais on ne doute pas qu'il ne soit bientôt levé, & le roi de Pologne se propose de le demander incessamment à la cour de Berlin.

Mars 1781.

G

M. de Tyfzenhausen a excité de nouveaux troubles dans la Lithuanie ; il a envoyé une citation au comte de Rzewuski : il prétend qu'on ne l'a pas jugé selon les loix , qu'en conséquence on ne peut le priver de sa charge. Cette affaire sera portée sans doute au tribunal assessorial du grand-duché , & l'on ne prévoit pas que la sentence lui soit favorable.

D A N E M A R C K.

Coppenhague. Sur les représentations qu'a fait la Norwege que le trop grand nombre de matelots qu'on lui avait demandés pour le service de la marine royale attaquaient trop fortement la population, S. M. a réduit à 2800 les 3500 matelots que ce royaume devait fournir.

On a aussi appris de Norwege qu'il y était arrivé un navire de l'Amérique , qui nous a rassurés sur le sort de la frégate de guerre du roi qu'on croyait avoir péri dans l'ouragan du 11 octobre ; elle est rentrée en bon état à Saint-Thomas.

S U E D E.

Stockholm. Le college de l'amirauté a fait publier que , pour la sûreté de la navigation , on venait de construire un fanal sur la tour de la forteresse de Carlsten , ou de Marstrand , ayant six réverbères élevés de deux cents soixante-sept pieds de Suede de plus que l'horizon de l'eau.

A L L E M A G N E.

Vienne. Par un ordre du cabinet , adressé au comte d'Esterhazy , chancelier du royaume de Hongrie , le couronnement de S. M. I. dans ce royaume est fixé au mois de juin prochain , & aura lieu à Bude.

Pendant qu'ailleurs on multiplie les entraves de toute espece pour enchaîner la liberté de penser , S. M. I. vient de faire aux instructions des censeurs des changemens qui en adoucissent beaucoup la sévérité. « Je

seux, a-t-elle dit, que l'on respecte la religion & les mœurs ; mais qu'on laisse à l'homme la liberté de parler & d'écire, qui est compatible avec une constitution bien réglée. »

S. M. I. continue de travailler avec une application infatigable aux affaires de finances. Il a nommé une commission qui sera précédée par le comte de Colowrath, & dont les fonctions seront d'examiner les requêtes relatives aux pensions accordées par la cour. Cette commission s'assemblera une fois chaque semaine.

Hambourg. La cour de Prusse ayant, dit-on, le dessein d'ouvrir une correspondance directe avec l'Espagne, enverra incessamment un ministre à Madrid. L'objet de sa mission sera de favoriser le commerce de la Prusse avec l'Espagne ; où il est déjà considérable en toiles de Silésie.

E S P A G N E.

Cadix. Don Gaëtan de Langara, frère du lieutenant-général, sortit le 29 janvier de ce port avec une petite flotille composée de trois frégates, deux hélandres & deux cutters, pour aller croiser entre les caps & nous avertir de l'approche de la flotte Anglaise destinée à ravitailler Gibraltar.

On a ici des copies d'une lettre écrite par le marquis de Gonzalès de Castejon, ministre de la marine, à D. Louis de Cordova, du 31 décembre dernier, dans laquelle il lui annonce que S. M. après avoir été informée de la convention faite entre les rois d'Angleterre & de Danemarck, où l'on déclare marchandises de contrebande plusieurs articles qui ne pouvaient être regardés comme tels, ordonne qu'on n'ait plus les mêmes considérations pour les navires Danois qu'on avait ci-devant, & que tous ces articles chargés sur des vaisseaux Danois pour le compte des

ennemis , doivent de même être envisagés comme marchandises de contrebande.

La nouvelle de la dispersion de la flotte de M. de Solano , partie de la Havane pour l'expédition de Pensacola , s'est confirmée ; mais elle n'est pas accompagnée de détails aussi affligeans que ceux que les Anglais avaient répandus. Deux paquebots , l'un venant de la Havane & l'autre de Carracas , nous ont appris que M. de Solano , après être parti le 16 octobre , fut accueilli le lendemain par une horrible tempête qui dura trois jours avec la même violence , & qui dispersa son escadre & son convoi. Trois vaisseaux de ligne furent démâtés , & l'on assure qu'il n'a péri que trois bâtimens de transport.

F R A N C E.

Paris. Le *Compte rendu au Roi par M. Necker , directeur des finances* , a paru dans cette capitale. Cet ouvrage a fait une grande sensation dans le public. Son empressement à se le procurer a été si grand , que l'imprimerie royale ne pouvait y suffire. Pour donner une idée du style noble de l'auteur , il suffit de rapporter le dernier paragraphe de cette brochure. « Je finis ici le compte que je me suis proposé de rendre à V. M. J'ai été obligé de parcourir la plupart des objets rapidement ; mais c'est un compte rendu à un grand monarque , & non un traité d'administration des finances. Je ne fais si l'on trouvera que j'ai suivi la bonne route , mais certainement je l'ai cherchée , & ma vie entière , sans aucun mélange de distraction , a été consacrée à l'exercice des importantes fonctions que V. M. m'a confiées. Je n'ai sacrifié ni au crédit ni à la puissance , & j'ai dédaigné les jouissances de la vanité. J'ai renoncé même à la plus douce des satisfactions privées , celle de servir mes amis , ou d'obtenir la reconnaissance de ceux qui m'en-

tourent. Si quelqu'un doit à ma simple faveur une pension, une place, un emploi, qu'on le nomme. Je n'ai vu que mon devoir, & l'espoir de mériter l'approbation d'un maître, nouveau pour moi, mais qu'aucun de ses sujets ne servira jamais avec plus de dévouement & de zèle. Enfin, & je l'avoue aussi, j'ai compté fièrement sur cette opinion publique, que les méchans cherchent en vain d'arrêter ou de lacérer, mais que, malgré leurs efforts, la justice & la vérité entraînent après elles. »

M. Bertin, ministre d'état, grand-trésorier des ordres du roi, ayant prié S. M. d'agréer sa démission de cette charge, le roi en a disposé en faveur de M. de Miromesnil, garde des sceaux de France, qui en cette qualité prêta serment entre les mains de S. M. le 18 du mois passé; & sur la démission de M. le garde des sceaux, à qui le roi a conservé les honneurs de cette charge, S. M. en a pourvu le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, qui s'est démis en conséquence de celle de secrétaire des ordres de S. M. qui en a pourvu M. Amelot, secrétaire d'état, lequel prêta serment entre les mains du roi le 25 du même mois.

A N G L E T E R R E.

Londres. La cour a reçu le 3 février une lettre de l'amiral Rodney, datée de Sainte-Lucie, du 12 décembre, dans laquelle il l'informe qu'il allait faire une expédition contre l'isle de Saint-Vincent. Mais elle a appris depuis par des dépêches datées de Sainte-Lucie du 22 décembre, qu'il n'y a pas réussi dans son entreprise. Il fit embarquer trois cents hommes, & arriva le 15 devant Saint-Vincent, où il les fit mettre pied à terre avec un corps de troupes de marine. Le général Vaughan se mit à leur tête, & s'avança d'environ quatre milles dans l'intérieur de

l'isle , pour pouvoir reconnaître l'ennemi ; mais il le trouva si bien fortifié par l'art & la nature , qu'il jugea impossible de réussir avec le peu de monde qu'il avait. Le général communiqua ses observations à l'amiral Rodney , & l'on résolut de faire rembarquer les troupes : ce qui fut exécuté le 17 , sans qu'elles aient été troublées dans leur retraite.

La nouvelle que l'on avait reçue d'une défection dans le camp de Vashington , nous paraît aujourd'hui se réduire à très-peu de chose. Voici l'extrait d'une lettre du général Clinton , publiée dans une gazette extraordinaire du 20 février. Il dit que le 3 janvier , ayant appris que les troupes de Pensylvanie s'étaient révoltées , il fit parvenir à ce corps des offres pour l'engager à venir le joindre , & se soumettre au roi. Le 6 , ces offres furent accompagnées d'une déclaration de la part de l'amiral Arbutnot , & de lui-même , en qualité de commissaires. Enfin le 7 , les troupes dont nous venons de parler admirent à une conférence deux de leurs généraux , & communiquèrent à ces officiers leurs demandes , qui étaient la solde & ses arrérages , la bonification de la dépréciation de l'argent proportionnellement aux différentes époques , & leur congé de tout service ultérieur. Le général Clinton dit qu'il n'avait pas lieu d'espérer qu'elles voulussent le joindre , & qu'il ne pouvait entrevoir leur dessein , jusqu'à ce qu'enfin elles s'éloignèrent à quelque distance de son quartier , & livrèrent deux de ses messagers au congrès. Le 5 , quoique la saison fût fort avancée , il ne laissa pas de faire un mouvement , avec l'élite de son armée , vers Staten-Island , afin d'être en état d'agir selon que les circonstances l'exigeraient , étant secondé par un vaisseau de guerre & de plusieurs chaloupes. Le 17 , le général fut instruit , par le retour de deux de ses messagers , qu'il

Il avait apparence d'accommodement. Il se retira alors de Staten-Island ; & l'officier général auquel il remit le commandement lui ayant fait connaître que les troupes souffraient beaucoup de la rigueur de la saison , il ordonna qu'elles retournassent dans leurs barraques sur l'Isle Longue.

Voici les propositions qu'on leur fit parvenir ; savoir : qu'ils seraient pris sous la protection du gouvernement Britannique ; qu'ils auraient un pardon plein & entier de tous les délits antérieurs ; que la solde qui leur est due par le congrès leur serait fidèlement payée , sans attendre d'eux aucun service militaire , à moins qu'il ne fût volontaire , à condition qu'ils prêteraient serment de fidélité au roi & mettraient bas les armes.

D'un autre côté , S. E. Joseph Reed , écuyer président , & l'honorable brigadier-général Pottes , du conseil de Pensylvanie , après avoir entendu les plaintes des soldats , travaillèrent avec tant d'activité auprès du congrès , qu'il leur accorda toutes leurs demandes ; & les deux émissaires Britanniques qu'ils avaient livrés , subirent le sort de l'infortuné major André.

Le 25 janvier , le lord Gordon fut transféré de la Tour à la cour du banc du roi , où on lui fit lecture du bill d'accusation de haute-trahison , formée contre lui par le grand-juré du comté de Middlesex. Ayant répondu qu'il n'était point coupable de ce crime , le jour de son plaidoyer fut fixé , de même que celui du jugement de cette affaire , au 5 février.

Ce jour-là on prit , avant le lever du soleil , toutes les précautions pour prévenir le désordre. Enfin , l'accusé ayant été transféré de la Tour au palais de Westminster , accompagné de ses deux frères & de son oncle , parut devant l'assemblée , vêtu de velours noir , mais d'ailleurs avec une contenance ferme & calme ,

& ne paraissant point redouter le sort qui le menaçait.

La procédure s'ouvrit par l'appel des personnes sommées d'assister à cette séance , pour choisir parmi elles les douze jurés. Le choix étant fait , l'avocat de la couronne commença l'exposé de l'affaire , & fut suivi du procureur-général ; ensuite on entendit les témoins qui avaient été interpellés pour prouver l'accusation contre le prévenu. Ces dépositions étant finies, l'avocat de lord George commença son plaidoyer en faveur de l'accusé , & finit son discours en faisant l'éloge du jeune seigneur pour lequel il portait la parole. M. Erskine , après avoir produit les témoins en faveur de lord George , commença aussi son plaidoyer. Enfin , la cause étant instruite , les juges entrèrent le 6 , à cinq heures du matin , dans un appartement où ils devaient convenir de leur sentence ; & après s'être consultés pendant trois quarts d'heure , ils revinrent & le déclarèrent non coupable ; en sorte que dès les six heures du matin il retourna à son hôtel , à la grande satisfaction de ses parens & amis.

Le canon de la Tour confirma , le 13 mars , la nouvelle de la prise de l'isle de Saint-Eustache , dont l'amiral Rodney s'est emparé depuis peu. Nous donnerons les détails de cet événement dans le Journal prochain.

P R O V I N C E S - U N I E S .

La Haie. Le secretaire du chevalier Yorcke était resté ici depuis le départ de cet ambassadeur , où il avait conservé la plus grande partie de sa maison. Enfin , l'espoir de réconciliation s'étant évanoui , le secretaire est parti le 13 février , pour rejoindre S. E. à Anvers , d'où le ministre lui-même s'est rendu le 4 de mars à Ostende , pour attendre un vent favorable pour son retour à Londres.